CHAPITRE 5

Le Mfecane et l'émergence de nouveaux États africains

Leonard D. Ngcongco

Nous savons comment des sociétés de migrants de langue bantu, éleveurs de bétail et cultivateurs, familiers du travail du fer et de ses usages, s'établirent en diverses contrées d'Afrique australe au sud du Limpopo, entre la moitié et la fin du Ier millénaire de l'ère chrétienne[1]. La pénétration des régions situées au sud du Limpopo par la branche sotho-tswana des Bantu du Sud n'a, en général, pas dépassé les limites du plateau s'étendant à l'ouest de l'axe formé par les monts Lebombo et la chaîne du Drakensberg; les groupes de langue nguni, eux, se sont établis dans la zone étroite comprise entre ces montagnes et l'océan Indien.

À l'orée du XIXe siècle, ces communautés de langue bantu avaient déployé, depuis dix à quinze siècles, dans cette région du sud du Limpopo, une florissante civilisation de l'âge du fer, caractérisée par des conglomérats de petits États organisés sous la domination politique de lignées et de dynasties royales. D'une façon générale, ces États étaient peuplés de paysans qui savaient fondre et utiliser le fer, qui étaient aussi producteurs de d`enrées agricoles (surtout de sorgho et de mil), quelque peu chasseurs, et qui pratiquaient le troc et le commerce sur de longues distances[2].

Les premières décennies du XIXe siècle furent marquées par une puissante révolution sociale et politique, qui eut pour effet à la fois de détruire et de rebâtir l'organisation des États, dans l'Afrique australe de langue bantu et au-delà, et aussi de transformer les conditions d'existence de nombreu-

1. D. W. Phillipson, 1969; R. R. Inskeep, 1969, p. 31-39.
2. M. Wilson, 1969*a* ; R. J. Mason, 1973; L. D. Ngcongco, 1982*b*.

ses communautés, sur un territoire allant des confins du Zululand (Natal) jusqu'au sud de la Tanzanie. Cette révolution, dénommée *Mfecane* [l'écrasement] en langue nguni, est aussi connue sous le nom de *Difaqane* [le coup de marteau] en sotho-tswana.

Pendant le Mfecane, nombre d'États anciens furent vaincus, conquis et annexés à d'autres. Certains États furent arrachés à leur territoire traditionnel et forcés de s'implanter ailleurs. Beaucoup se trouvèrent alors affaiblis et appauvris. Dans certains cas, les vieilles dynasties régnantes furent supplantées, tandis qu'ailleurs les populations de villages entiers étaient anéanties ou emmenées en captivité. Cependant, cette même révolution vit l'essor de vastes royaumes centralisés dans diverses parties de l'Afrique australe. Elle vit aussi la naissance d'« empires » et de royaumes servis par des organisations militaires et bureaucratiques d'un type nouveau[3].

Le Mfecane eut pour effet de dépeupler des portions considérables du territoire de l'Afrique australe, ce qui facilita par la suite l'appropriation de la terre africaine par les communautés migrantes de colons blancs. Non seulement ces fermiers boers mirent la main sur les parties les plus riches du sol africain, mais ils se lancèrent aussitôt dans des campagnes systématiques de vols de troupeaux et organisèrent l'esclavage des Africains en recourant à ce qu'ils appelaient par euphémisme l'« apprentissage ».

Le Mfecane eut par ailleurs des répercussions profondes à l'intérieur des États africains eux-mêmes. Il stimula l'esprit d'invention des chefs politiques africains et les obligea à s'adapter, tant sur le plan de la tactique militaire qu'en ce qui concerne l'organisation politique et la conduite des affaires. À certains égards, le Mfecane fait incontestablement figure d'événement désastreux; mais, d'un autre point de vue, on peut y voir un ensemble de circonstances dont le caractère positif et créateur allait se faire sentir pendant des générations. Certains États auxquels il a donné naissance ont survécu jusqu'à nos jours et font maintenant partie de la communauté internationale. Si l'on considère l'ampleur du phénomène, le nombre des royaumes et la diversité des peuples dont l'avenir fut transformé par les remous de la grande vague du Mfecane, et si l'on perçoit bien le caractère fondamental et la qualité des changements qu'il a apportés dans le mode de vie et d'organisation de la plupart des groupes qu'il a touchés, on est obligé d'admettre que le Mfecane est resté, jusqu'à une époque récente, l'événement négligé par l'historiographie de l'Afrique australe; et l'on dira avec J. D. Omer-Cooper que, « par comparaison, le Grand Trek fait figure de péripétie »[4].

Le présent chapitre analyse la nature de la révolution qui prit naissance parmi les Nguni et fut rendue célèbre par les campagnes militaires et les transformations sociopolitiques conduites par le roi zulu Chaka, et poursuivies de diverses manières par quelques-uns de ses anciens généraux et d'autres contemporains sur un vaste territoire du Sud et même de l'Est africain. Afin de bien saisir la trame de cette grande révolution, il est essentiel

3. T. R. H. Davenport, 1978, p. 56; D. Denoon, 1973, p. 23-24, 32-33; J. D. Omer-Cooper, 1966, chap. 12.
4. J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 4.

d'examiner d'abord de près les caractéristiques physiques du milieu dans le nord de la région nguni, et de voir comment les sociétés se sont adaptées aux changements qui y sont intervenus, et comment leurs propres activités ont contribué à façonner le milieu dans lequel elles ont vécu, et par rapport auquel elles ont réagi. Il importe aussi d'observer la manière dont les chefs de certains États nguni s'assurèrent la maîtrise des processus de production et de reproduction, afin de pouvoir disposer de l'excédent de forces vives qui était indispensable à la puissance du roi et à l'indépendance de l'État.

Le pays et les méthodes de culture des Nguni du Nord

Après des siècles d'implantation et de pratique agricole, les cultivateurs des communautés nguni du Nord s'étaient bien adaptés au milieu physique des régions dans lesquelles ils s'étaient établis.

Le territoire occupé par les Nguni du Nord (ou proto-Zulu) peut être approximativement défini comme la région délimitée par trois cours d'eau : au nord le Pongolo, au sud la Tugela, et à l'ouest la vallée du Buffalo (Mzinyathi)[5]. C'est une région au relief élevé, dans laquelle plusieurs cours d'eau ont entaillé des vallées profondes. Ce sont principalement la Tugela, le Mhlatuze, le Mfolozi, le Mkuze et le Pongolo. Ces fleuves et leurs affluents pénètrent loin dans les hautes terres. Entre les lits de ces cours d'eau, l'élévation du terrain atteint souvent 1 000 mètres au-dessus de la vallée[6]. Ces vallées fluviales s'enfoncent profondément vers l'ouest, dans l'intérieur du pays.

Les variations d'altitude dues à ce relief découpé font que les précipitations et les températures varient considérablement sur des distances relativement courtes. De même, la végétation est très diverse ; cela a pour effet de créer « un certain nombre de types de végétation qui s'imbriquent les uns dans les autres sur l'étendue du pays »[7]. L'arrivée et l'établissement de cultivateurs et d'éleveurs dans la région ne manquèrent pas d'avoir des effets sur la végétation naturelle.

Dans un ouvrage étudiant les effets de l'installation de l'homme sur le milieu physique dans toute l'Afrique australe, l'écologiste J. P. H. Acocks indique que la végétation de la plus grande partie du territoire comprise entre le Drakensberg et l'océan Indien était probablement constituée jadis de forêts et de maquis, tandis que les terres basses des vallées étaient recouvertes de savane[8]. Dès les premiers temps de leur installation dans la région, les paysans nguni proto-zulu, procédant par abattis et brûlis, ont ravagé la forêt et notablement modifié les formes naturelles de la végétation. Un siècle et demi durant, le feu, la houe et la hache des paysans nguni ont repoussé la

5. J. Guy, 1980.
6. *Ibid.*
7. *Ibid.*
8. J. P. H. Acocks, 1953.

lisière de la forêt jusqu'aux crêtes des hautes chaînes, et la brousse ne s'est maintenue que sur les pentes les plus humides bordant les cours d'eau[9]. Ces méthodes permirent aux agriculteurs d'accroître à leur avantage les surfaces couvertes de savane et autres végétations du même type.

J. Guy affirme que, là où le maquis a été détruit, des graminées se sont propagées à partir du fond des vallées irriguées, cependant que la diminution des secteurs boisés par suite de brûlis réguliers favorisait la couverture herbeuse[10]. Des siècles de manipulations de la végétation ont finalement produit un ensemble complexe de modifications qui ont abouti à des entrelacs de pâturages de types *sourveld* et *sweetveld*, dont le dessin est déterminé principalement par le volume des précipitations et la topographie locales[11].

Dans les zones de fortes précipitations, l'herbe a tendance à être du type *sourveld*. C'est une variété dont la valeur nutritive et la saveur sont maximales peu après les premières pluies de printemps et au début de l'été. Mais ces qualités vont décroissant à mesure que l'herbe mûrit. Le *sourveld* constitue donc généralement de bons pâturages pendant à peu près quatre mois; après quoi il commence à perdre tant sa saveur que sa valeur nutritive. Le *sweetveld* est plutôt caractéristique des zones sèches dans lesquelles on le trouve généralement associé à des arbres dispersés dans des savanes, où il forme le tapis végétal. Le *sweetveld* est clairsemé et fragile, mais il conserve ses qualités nutritives et sa saveur tout au long de la saison sèche. Il joue donc un rôle particulièrement important comme pâturage d'hiver. Entre les deux extrêmes du *sweetveld* et du *sourveld*, on rencontre des zones mixtes où se mêlent les deux types de végétation; elles peuvent servir de pâturages pendant six à huit mois de l'année[12].

D'autres contrées de l'Afrique australe, telles que les régions habitées par les communautés sotho-tswana dans l'actuel Highveld du Transvaal, étaient aussi couvertes de grandes étendues de *sweetveld*; mais il leur manquait un réseau de cours d'eau comme celui des pays nguni du Nord, grâce auquel les parties peu arrosées de la région présentent ce caractère paradoxal d'être sèches et néanmoins amplement alimentées en eau[13]. En outre, les zones de *sweetveld* qui forment les pâturages du Highveld étaient souvent infestées de mouches tsé-tsé répandant la maladie du sommeil parmi les hommes et les animaux.

Il faut ajouter que les paysans vivant sur le Highveld aux temps précoloniaux ne bénéficiaient pas d'une alternance de *sweetveld* et de *sourveld*, comme celle qui caractérisait les pentes montagneuses de la région nguni du Nord. Les modes d'occupation des sols adoptés par les Sotho-Tswana, avec leurs villages séparés, leurs terres arables et leurs stations d'élevage, étaient

9. J. Guy, 1977.
10. *Ibid.*, p. 4.
11. *Ibid.*
12. J. Guy, 1980, p. 7.
13. *Ibid.*

bien adaptés à l'existence d'espaces disponibles, beaucoup plus vastes et plus ouverts que ceux dont disposaient les Nguni du Nord. Les sociétés sotho-tswana, bien que formées d'éleveurs et de cultivateurs, ne semblent pas avoir eu à supporter le poids de populations de densités comparables à celles qui finirent par peser sur les destinées des grands États nguni du Nord. Leur structure d'habitat groupé — contrastant avec l'habitat éparpillé des Nguni — était due davantage à l'agglomération de communautés entières à proximité de sources d'eau rares et éparses qu'à une pression démographique.

Aussi longtemps que put être maintenu un délicat équilibre entre la croissance de la population et des troupeaux, d'une part, et les possibilités d'accès aux divers types de pâture, d'autre part, la stabilité de la région ne semble pas avoir été réellement menacée. Mais, vers la fin du XVIIIe siècle, la capacité des hommes à accroître les ressources en terres de culture et de pâture avait atteint une limite. Le gonflement de la population, sensiblement accru par l'adoption du maïs comme l'une des cultures principales de la région, a sans doute exercé une énorme pression sur l'accès à la terre et aux ressources connexes[14].

Bien que l'étroitesse du corridor compris entre l'escarpement du Drakensberg et l'océan Indien ait toujours strictement limité les possibilités d'expansion des communautés vivant sur ce territoire, les chefferies nguni du Nord jouissaient d'un certain nombre d'avantages propres à la région. Pendant des siècles, ces populations tirèrent profit d'un milieu physique clément qu'elles avaient appris à exploiter avec habileté. Au printemps et au début de l'été, les pasteurs nguni pouvaient emmener leurs troupeaux paître sur le *sourveld* des hautes terres et, à partir du milieu de l'été, ils redescendaient avec leurs bêtes jusqu'au fond des vallées tapissées d'herbes tendres. La diversité du climat avait aussi permis à ces agriculteurs de choisir les terrains les plus appropriés à la culture du sorgho, du mil ou du maïs. Nous savons aujourd'hui que le maïs fut introduit dans la région au XVIIIe siècle, et qu'il remplaça rapidement d'autres cultures vivrières traditionnelles en tant qu'aliment de base. Dans une zone de pluies abondantes, cette apparition du maïs comme denrée alimentaire de base a peut-être stimulé l'accroissement naturel de la population, et par conséquent augmenté la pression sur les terres. Cela a sans doute contribué à accroître l'instabilité et la violence quand les nombreux petits États de la région commencèrent réellement à rivaliser et à se battre pour la possession de ressources en voie de diminution.

Il est possible aussi que cette évolution des conditions d'existence, dans le territoire peuplé par les Nguni du Nord, ait été fortement amplifiée par une terrible famine dont on parle encore, sous le nom de Madlathule, et qui a sévi, semble-t-il, entre la dernière décennie du XVIIIe siècle et la première du XIXe[15]. On raconte que, en ces temps difficiles, le pays était parcouru par des bandes d'affamés qui pillaient les réserves de vivres. L'époque exacte de la famine Madlathule est incertaine, mais on la situe approximativement au

14. S. Marks, 1967*a* ; M. Gluckman, 1963, p. 166.
15. J. Guy, 1980, p. 9, 15; A. T. Bryant, 1929, p. 63-88.

même moment qu'une autre famine qui frappa le pays sotho et donna lieu, dit-on, à une vague de cannibalisme.

La structure de la société nguni du Nord

Il ne fait plus de doute aujourd'hui que les modes de culture et de production des Zulu sont à l'origine d'un accroissement régulier de la population de cette région. Rien ne paraît indiquer, en effet, que la croissance de la population ait été due à un afflux massif d'immigrants dans la région. La population a donc vraisemblablement augmenté par une croissance naturelle qui ne fut tempérée par aucune expansion du territoire ou d'autres ressources importantes. Il devint bientôt de plus en plus difficile, pour les communautés, de poursuivre les pratiques ancestrales qui consistaient à déplacer les troupeaux d'un pâturage à un autre, ou de convertir la forêt en savane; aussi certaines décidèrent-elles de s'approprier par la force des terres et des pâtures auparavant détenues par d'autres.

Certains des chefs de ces petits États avaient commencé à adopter des stratégies visant à leur assurer la haute main sur la production et sur la reproduction. Pour bien comprendre ce processus, il faut considérer attentivement la structure de la société nguni à l'époque précoloniale. La société était divisée en milliers d'exploitations familiales placées chacune sous l'autorité patriarcale d'un chef de famille. Généralement, chaque chef avait deux ou trois femmes, selon son rang social. Chacune des femmes vivait avec ses enfants dans sa propre maison et produisait, avec ses enfants, la nourriture nécessaire à leur subsistance. D'habitude, il y avait une division du travail selon le sexe: les hommes s'occupaient de la production animale et allaient à la chasse, tandis que les femmes se chargeaient surtout des cultures.

Les établissements royaux — il pouvait y en avoir plusieurs dans chaque État — étaient organisés différemment. Outre les activités normales de production qui employaient les membres de chaque maison, ainsi que leurs parents et leurs gens, les différents établissements royaux comportaient aussi des cantonnements militaires, surtout à partir de la fin du XVIIIe siècle. Les régiments d'hommes recrutés dans les différentes régions du pays avaient là leurs quartiers et travaillaient au service du roi, y compris dans l'agriculture. Les femmes enrégimentées n'étaient pas cantonnées dans ces villages militaires, mais demeuraient chez leur père. Jusqu'à ce que le roi leur en donne la permission, ni les hommes ni les femmes enrégimentés n'avaient le droit de se marier. Ils pouvaient rester jusqu'à dix ans dans un régiment avant d'être libérés pour le mariage. Cette règle avait notamment pour effet de permettre aux rois des États nguni du Nord d'agir à la fois sur les taux de production et de reproduction.

On ne sait pas très bien à quelle époque ce système entra en pratique chez les Nguni du Nord. Actuellement, on situe le plus souvent l'origine

de ces changements sous le règne de Dingiswayo, roi des Mthethwa, et leur perfectionnement sous celui de Chaka, roi des Zulu[16]. Pendant des siècles, avant que ces mutations ne soient instaurées, c'était plutôt chez les Sotho-Tswana que chez les Nguni que l'on avait tendance à traiter l'initiation comme une affaire collective et politique. Il est vraisemblable que ce changement fut lié à des transformations importantes qui intervinrent dans la vie socio-économique des Nguni. Il est possible aussi que, à l'époque où commença l'expansion des plus grands États, ceux-ci aient incorporé des enclaves de populations sotho, et que les chefs nguni leur aient emprunté, en les adaptant, à des fins de domination politique, certaines pratiques collectives liées à l'initiation.

Si l'on examine attentivement les facteurs écologiques en même temps que la nature de l'organisation sociale et de la production chez les Nguni du Nord, on est porté à conclure que, à partir du dernier quart du XVIIIe siècle et pendant les premières décennies du XIXe, l'explosion démographique attisa la lutte pour la possession de ressources en voie de diminution qui étaient le produit des efforts de plusieurs générations. Max Gluckman est le premier à avoir clairement analysé le facteur que constitue l'explosion démographique; et plusieurs auteurs l'ont suivi[17]. Il apparaît aujourd'hui indiscutable que l'accroissement de population et son cortège de pénuries, notamment de terres, ont fortement contribué au climat de violence qui s'est établi au nord du pays nguni dans les premières années du XIXe siècle.

D'autres explications ont été avancées au sujet de la révolution connue sous les noms de Mfecane ou de Difaqane. Certaines paraissent très défendables et même plausibles aux yeux du lecteur critique; d'autres, au contraire, semblent bien hasardeuses et relèvent manifestement de l'imagination. Selon l'une de ces thèses, par exemple, la réorganisation interne et les réformes militaires qui structurèrent les fondations des grands États nationaux, comme ceux des Mthethwa et des Zulu, auraient été le fait de fondateurs — en particulier Dingiswayo — qui auraient délibérément imité les Européens qu'ils avaient observés au cours des pérégrinations qui précédèrent leur accession au pouvoir[18]. Cette assertion grossièrement raciste ne mérite pas d'autre commentaire que ce jugement d'un critique attribuant aux propagateurs de ce genre d'idées la volonté de « se parer des reflets de la gloire des réussites zulu »[19]; impression confirmée, dit-il, par le fait que de telles déclarations ne s'appuient sur aucune espèce de preuve matérielle. On

16. Voir S. Marks, 1967*b*, p. 532, en ce qui concerne la thèse selon laquelle le processus d'édification de l'État commença plus tôt chez les Hlubi, les Ngwane et les Nolwande.
17. M. Gluckman, 1963, p. 166; J. D. Omer-Cooper, 1966, chap. 1 et 2 *passim*.
18. H. Fynn, dans un article rédigé vers 1839, émit le premier l'opinion discutable selon laquelle les innovations de Dingiswayo furent probablement le fruit de son association avec les Blancs, et particulièrement un certain Dr Cowan (1888, vol. I, p. 62-63). Plus tard, A. T. Bryant (1929, p. 94) mit l'accent sur cette hypothèse sans fondement en des termes rappelant l'«hypothèse hamitique», aujourd'hui totalement discréditée. Ces auteurs ont donné le ton à toute une lignée d'émules peu scrupuleux qui reprirent à leur compte cette idée fausse, comme s'il s'agissait d'un fait établi.
19. D. Denoon, 1973, p. 19.

a fait observer en outre qu'il n'y a pratiquement aucun point commun entre les États organisés par Dingiswayo et Chaka et les territoires de la région qui étaient à la même époque sous administration européenne.

La poussée vers l'est, amorcée de façon progressive mais déterminée par les immigrants boers du XVIIIe siècle en quête de terres à coloniser (*trekboers*) à partir de l'ouest de la région du Cap, et le barrage qui fut opposé en conséquence à l'avancée en sens contraire des pasteurs nguni du Sud, est un autre facteur qui a été suggéré pour expliquer les origines du Mfecane. Selon les tenants de cette thèse, ce courant migratoire d'éleveurs boers a créé les conditions d'une pénurie de terres en bloquant la voie d'expansion naturelle des pasteurs nguni du Sud; il a dès lors engendré une crise qui s'est répercutée jusque chez les Nguni du Nord[20]. Il n'est pas douteux que la pression démographique a joué un rôle important parmi les Nguni en général, et l'argument est, à cet égard, convaincant; néanmoins, en le reliant à la migration vers l'est des *trekboers* partis du Cap, on n'explique pas pourquoi la révolution sociale déclenchée par ces pressions démographiques ne s'est pas produite parmi les États xhosa ou nguni du Sud, qui étaient directement bloqués par l'avance des *trekboers*. Formulée en ces termes, la question de la pression démographique en soulève une autre. Il faudrait prouver de façon convaincante que, jusqu'à ce que la poussée boer ait atteint le Great Fish, vers le milieu du XVIIIe siècle, le problème de la surpopulation parmi les Nguni du Nord (ceux qui étaient fixés au nord de la Tugela) pouvait être ou fut souvent résolu par le départ de groupes essaimant à la recherche d'une terre d'accueil vers le sud, traversant les zones peuplées de communautés nguni de langue xhosa, et se fixant parmi celles-ci ou sur des territoires situés plus au sud. À cet égard, il semblerait que la barrière physique du Drakensberg ait été un obstacle moins dissuasif que la masse densément peuplée des communautés de langue xhosa établies au sud de la région aujourd'hui appelée Natal[21].

Autre explication intéressante et importante : les grands États des régions nguni du Nord auraient voulu s'assurer la maîtrise du commerce — surtout celui de l'ivoire — avec le port sous contrôle portugais de la baie de Delagoa, sur la côte est. L'hypothèse a été avancée pour la première fois par Monica Wilson et a reçu l'appui d'Allan Smith[22]. Bien avant la fin du XVIIIe siècle, des États comme ceux des Ndwandwe-Hlubi et des Ngwane participaient au commerce avec les Portugais, surtout par le truchement d'intermédiaires tsonga. À son accession au trône des Mthethwa, Dingiswayo créa en effet une route du commerce de l'ivoire avec la baie de Delagoa, en faisant au passage la conquête de plusieurs clans pour s'ouvrir l'accès au port de l'océan Indien[23]. Il semble que Dingiswayo fut imité par Zwide et Sobhuza, qui tentèrent, eux aussi, une percée le long du cours du Pongolo pour établir

20. R. Oliver et J. D. Fage, 1962, p. 163.
21. J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 169.
22. W. Wilson, 1958, vol. 18, p. 172; A. K. Smith, 1969.
23. A. T. Bryant, 1929, p. 97; A. K. Smith, 1969, p. 182-183.

une liaison commerciale avec la baie de Delagoa[24]. Certains historiens ont mis en doute l'importance du facteur commercial en tant que stimulant de l'expansion des États, mais le débat reste ouvert.

Il est, en tout cas, difficile de prendre très au sérieux les explications fondées essentiellement sur la personnalité ou les qualités individuelles des chefs de la révolution. Il est bien plus instructif d'essayer de comprendre pourquoi des chefs comme Dingiswayo, Chaka, Mzilikazi et d'autres se hissèrent au pouvoir et brillèrent à la même époque et dans la même grande région. Une démarche de ce type peut nous aider à éviter de mythifier le rôle de tel ou tel des principaux acteurs de cette grande tragédie humaine, et à voir en eux, de façon plus raisonnable, le produit d'un environnement socio-économique particulier.

Vers la fin du XVIIIe siècle, donc, et surtout pendant les premières années du XIXe un ensemble de facteurs, centrés principalement sur un manque de terres de plus en plus sensible du fait de la croissance démographique, furent à l'origine d'une agitation qui aboutit, plus tard, à une explosion de violence dans la plupart des États nguni du Nord. Des changements révolutionnaires étaient progressivement intervenus dans le tissu social et culturel de sociétés entières. Sous la pression de la guerre qui perturbait les conditions de vie dans toute la région, les États furent obligés les uns après les autres de modifier ou d'abandonner des pratiques consacrées par le temps, telle la garde de troupeaux sur la base d'un prêt, ou des cérémonies traditionnelles, telle l'initiation associée à la circoncision, coutumes dont la perpétuation risquait de compromettre la capacité de réagir efficacement aux exigences d'une situation en évolution rapide. Par exemple, l'initiation des garçons, qui comportait la circoncision et des périodes de vie recluse pouvant aller jusqu'à six mois, risquait, à des moments critiques, de soustraire à la conscription des centaines de jeunes gens requis pour le service militaire. Ainsi, les changements et les adaptations qui furent apportés aux coutumes sociales et aux pratiques traditionnelles conduisirent, dans l'ordre militaire, à des innovations techniques et à une modernisation de l'organisation. Parmi les plus grands innovateurs et modernisateurs de cette période, il faut citer Zwide, roi des Ndwandwe, Dingiswayo, roi des Mthethwa, et Chaka, roi des Zulu[25].

De la série des guerres menées par ces nombreux États nguni, des migrations qu'elles provoquèrent et des annexions et incorporations diverses qui en résultèrent, trois puissants groupes allaient se dégager et dominer la région. Le premier fut celui des Ngwane-Dlamini (devenus par la suite les Swazi) commandés par Sobhuza, qui étaient établis sur les rives du Pongolo. Le Pongolo, le Mfolozi et l'océan Indien délimitaient le territoire du deuxième grand groupe, la confédération ndwandwe, sur laquelle régnait le roi Zwide. À l'ouest de celle-ci se trouvaient des chefferies plus modestes comme celle des Khumalo. Le troisième grand groupe, la confédération mthethwa, placée sous l'autorité de Dingiswayo, occupait à peu près, plus

24. A. T. Bryant, 1929; A. K. Smith, 1969, p. 185.
25. J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 27; J. Bird, 1888, vol. I.

au sud, le triangle compris entre l'océan Indien et les cours inférieurs du Mfolozi et du Mhlatuze[26].

Les chefs de ces trois grands États étaient, en fait, des monarques suprêmes qui levaient tribut sur un conglomérat de petits États, de chefferies et de clans. Les États vassaux jouissaient en général d'une autonomie considérable pour les affaires de la vie courante, tout en reconnaissant l'autorité suprême du suzerain dans des domaines aussi importants que les rituels des prémices, les cérémonies d'initiation, le paiement du tribut et la conduite de la guerre.

La lutte pour la suprématie opposa d'abord les Ngwane-Dlamini de Sobhuza aux Ndwandwe de Zwide. L'enjeu était la possession des fertiles terres à maïs de la vallée du Pongolo. L'État ndwandwe, qui acquit beaucoup d'importance vers le milieu du XVIIIe siècle, faisait partie à l'origine d'un agglomérat de chefferies nguni-embo qui avaient émigré vers le sud en quittant le royaume de Thembe dans l'arrière-pays de la baie de Delagoa, vers la fin du XVIIe siècle. Associés à d'autres groupes issus des Nguni-Embo, tels que les Ngwane, les Dlamini et les Hlubi, ils s'étaient finalement fixés dans la vallée du Pongolo à l'époque où leur chef était Langa II, ou peut-être son prédécesseur Xaba. Les Ndwandwe s'établirent principalement sur les contreforts de l'Ema-Gudu, surplombant le sud de la vallée du Pongolo. C'est à partir de leur nouveau domaine que les chefs ndwandwe entreprirent d'étendre progressivement leur pouvoir politique, en soumettant les unes après les autres plusieurs chefferies de moindre importance, établies dans le voisinage. Ces petits États comprenaient quelques communautés ngwane et ntungwa de la vallée du Pongolo, ainsi qu'un groupe de clans khumalo sous l'autorité de Mashobane. C'est là aussi, quand leur État s'affermit et prospéra, qu'ils prirent le nom de Ndwandwe, afin de se distinguer d'autres Nguni-Embo, dont certains s'étaient établis sur la rive nord du Pongolo, et d'autres à l'ouest de la chefferie ndwandwe[27].

L'autorité politique des souverains ndwandwe grandit énormément, à mesure qu'ils imposaient leur suzeraineté à un nombre croissant de petits États. Sous le règne de Langa II et de son fils Zwide, les frontières de l'État s'étendaient, au nord, aux deux rives du Pongolo et, vers le sud, jusqu'à la vallée du Mfolozi Noir; à l'ouest, elles atteignaient les abords de la forêt de Ngome, et à l'est, la baie de Sainte-Lucie, sur l'océan Indien[28]. Les souverains ndwandwe furent donc les premiers chefs nguni à rassembler un grand nombre de petites chefferies pour constituer un grand État. En exploitant habilement les coutumes et les pratiques anciennes et en les organisant de façon à servir des buts nouveaux, et sans hésiter à employer, au besoin, toute la force des armes, les chefs ndwandwe réussirent à créer, dans la zone du confluent Usutu-Pongolo, une puissante confédération qui levait tribut sur de nombreuses petites chefferies de la région.

26. A. T. Bryant, 1929, p. 160.
27. *Ibid.*, p. 158-161.
28. *Ibid.*, p. 160.

Zwide monta sur le trône vers 1790. Il atteignit l'apogée de sa puissance à peu près à la même époque que Dingiswayo, roi de la confédération des Mthethwa, voisine et rivale des Ndwandwe[29]. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir bâti l'essentiel de la puissante confédération ndwandwe. Il faut cependant reconnaître qu'il construisit sur les fondations jetées par son père et son grand-père, et qu'il exploita des institutions, des coutumes et des pratiques qui avaient cours un peu partout dans la région, même parmi les Sotho-Tswana vivant à l'ouest du Drakensberg.

Comme plusieurs autres États nguni de la région, le royaume ndwandwe s'appuyait beaucoup sur le déploiement de régiments militaires, recrutés à l'occasion du rite traditionnel d'initiation des garçons et des filles appartenant approximativement au même groupe d'âge. Pour les garçons, le rite antique d'initiation s'accompagnait de la circoncision. Il semble que Zwide et ses prédécesseurs aient été parmi les premiers chefs nguni à percevoir l'usage politique qui pouvait être fait de la pratique sotho-tswana de coordonner et d'organiser la circoncision, et les rites connexes d'initiation, à l'échelon de la communauté ou de la chefferie plutôt qu'au niveau des familles. Par la suite, il fut facile d'élargir le principe. Les chefs vassaux pouvaient continuer à régner sur leurs propres sujets, mais ils ne pouvaient plus organiser et présider leurs propres cérémonies d'initiation comme par le passé. Ces cérémonies étaient dorénavant organisées à partir du centre, et les jeunes gens de toutes les communautés établies sur le territoire ndwandwe étaient enrôlés comme membres de régiments nationaux correspondant à leur classe d'âge[30]. Une telle disposition était, bien entendu, de nature à faciliter ultérieurement le déploiement de ces régiments à des fins militaires.

Outre l'usage qu'ils firent de ces régiments de conscrits pour amalgamer les différentes parties de leur État « national », il semble aussi que les rois ndwandwe aient eu amplement recours aux influences magico-religieuses pour renforcer leur propre autorité et contribuer à créer le mythe d'un monarque tout-puissant et invincible. En plus de la traditionnelle cérémonie annuelle des prémices, Zwide, en particulier, s'entoura des services d'un impressionnant aréopage de sorciers et de magiciens royaux, dont la renommée servait à répandre la crainte de son pouvoir à travers nombre de chefferies à la ronde. Zwide eut aussi recours à des mariages diplomatiques pour nouer des relations avec certains États de la région, ou pour les rendre plus sereines. C'est ainsi qu'il donna sa sœur Ntombazana en mariage au roi mthethwa Dingiswayo. Ce sont peut-être des considérations du même ordre qui le poussèrent finalement à accepter que l'une de ses filles, Thandile, épouse Sobhuza, roi des Ngwane (Swazi), qui l'appelaient Lazidze, la fille de Zwide.

Zwide n'avait cependant pas la moindre intention de laisser ces mariages diplomatiques entraver ses visées expansionnistes. On le vit bien

29. *Ibid.*
30. J. D. Omer-Cooper, 1966.

lorsque Sobhuza fit valoir ses droits à l'usage des fertiles terres arables de la vallée du Pongolo. Zwide répondit en attaquant la capitale de Sobhuza, sur la frontière méridionale du Swaziland actuel[31]. L'armée ndwandwe sortit victorieuse d'une série de confrontations et expulsa les partisans de Sobhuza de la vallée du Pongolo, les repoussant vers le nord. C'est là, au milieu du massif montagneux qui est aujourd'hui sur le territoire du Swaziland, que Sobhuza (connu aussi sous le nom de Somhlolo) jeta les fondations de la nation swazi.

Les Swazi

Le groupe originel ngwane était formé d'un agglomérat de clans nguni-embo et de quelques groupes d'origine nguni-ntungwa, plus quelques clans tsonga conduits par des éléments de la lignée royale des Dlamini. Ce furent ces clans, soudés ensemble pour constituer le substrat de la société ngwane dans le district de Shiselweni, qui allaient être connus sous le nom de *bemdzabuko*, ou vrais Swazi[32]. Dans la partie centrale de l'actuel Swaziland, Sobhuza assujettit à son autorité politique plusieurs autres clans établis dans le voisinage. C'étaient, pour la plupart, des gens d'origine sotho (Pedi), mais qui s'étaient mêlés à de petites communautés de Nguni-Embo et de Ntungwa. Les communautés sotho que Sobhuza intégra dans son royaume avaient un système assez évolué de régiments constitués par classes d'âge. Pour distinguer ces nouveaux Swazi de ceux qui étaient venus du sud, on les appelait généralement *emakhandzambili* [ceux qui furent rencontrés][33].

Avant même d'être expulsé de la vallée du Pongolo, le peuple de Sobhuza avait, comme celui de Dingiswayo, adopté le système des classes d'âge. Cela facilita beaucoup l'intégration des nouvelles communautés du centre du Swaziland. Comme dans les communautés sotho, les classes d'âge swazi ne fonctionnaient sous forme de régiments militaires qu'en temps de guerre. Les jeunes des clans conquis étaient incorporés dans le système d'initiation ngwane et envoyés au combat côte à côte avec leurs conquérants, dans les mêmes régiments[34] tandis que les chefs de ces communautés sotho, loin d'être éliminés, se voyaient accorder une large autonomie pour la gestion des affaires locales. Sans doute les clans sotho occupèrent-ils, au début, une position sensiblement inférieure dans la société ngwane ; mais à mesure que le temps passait et que leur loyauté envers l'État n'était plus mise en doute, ils obtinrent le même traitement que les membres nguni de l'État swazi.

Non seulement Sobhuza allégea le joug de la sujétion sur les clans sotho qu'il avait soumis, en accordant à leurs chefs une bonne marge

31. J. S. M. Matsebula, 1972, p. 15-16 ; H. Kuper, 1947, p. 13 ; J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 29, 49 ; A. T. Bryant, 1964.
32. J. S. M. Matsebula, 1972 ; H. Kuper, 1947, p. 14.
33. *Ibid.*
34. H. Kuper, 1947, p. 15-17 ; H. Beemer, 1937.

d'autonomie locale et en octroyant aux jeunes Sotho une grande mobilité au sein de l'armée swazi, mais il chercha aussi à consolider sa propre position et à assurer la sécurité de son nouveau royaume en maintenant des relations amicales avec ses voisins. Bien que Zwide l'eût expulsé de son ancien fief et poursuivi jusque dans l'actuel Swaziland, Sobhuza conserva des relations amicales avec les Ndwandwe et voulut cimenter cette amitié en épousant une des filles de Zwide, pour en faire sa *nkosikati* [première épouse]. Afin de se concilier les bonnes grâces de Chaka le Zulu, Sobhuza lui adressa un tribut de jeune filles, parmi lesquelles des princesses de sang royal. Bien que Chaka ait tué certaines de ces femmes lorsqu'elles furent enceintes, Sobhuza poursuivit sa politique de conciliation[35]. Cela valut à son royaume de demeurer relativement à l'abri des exactions des régiments de Chaka.

Sobhuza mourut en 1840. Son fils Mswati (Mswazi) lui succéda; c'est à ce moment que le peuple ngwane-dlamini prit le nom de Swazi. Comme son père avant lui, Mswati eut à défendre le nouvel État contre les invasions successives venues du sud, sans compter les révoltes qui éclatèrent à l'intérieur. Mswati, qui était relativement jeune à la mort de son père, eut d'abord à faire face à plusieurs tentatives qui visaient à le déposséder du pouvoir. La première fut la rébellion de Fokoti, qui trouva de nombreux appuis dans le sud du Swaziland; mais Mswati fut sauvé grâce au ralliement des régiments royaux de Malunge.

Après la rébellion de Fokoti, Mswati se mit en devoir de renforcer sa position par des mesures telles qu'une centralisation accrue des régiments constitués par classes d'âge, la création d'un réseau plus étendu de villages royaux et la réorganisation de la cérémonie de l'*incwala* [prémices] dans le sens d'un renforcement des prérogatives royales. Toutefois ces réformes n'empêchèrent pas un autre fils de Sobhuza, le régent Malambule, de se rebeller en 1846, peu après que Mswati eut subi le rite de la circoncision. Des missionnaires blancs étaient impliqués dans le soulèvement, ainsi que des agents de l'impérialisme zulu. En fin de compte, Mswati fut obligé de faire alliance avec les Boers du Transvaal pour étouffer le danger d'invasion que représentaient les forces zulu de Mpande. Le traité qui permit de délivrer les Swazi des griffes du dragon zulu fut signé le 26 juillet 1846[36].

Un personnage clef dans la défaite de l'insurrection de Malambule fut un autre frère de Mswati, Somcuba (Somquba). Son statut privilégié de premier-né de Sobhuza fut encore renforcé par le rôle qu'il joua dans la répression de l'insurrection de Malambule, ainsi que dans la négociation du traité de 1846 avec les Boers d'Ohrigstad. Vers 1849, cependant, Somcuba s'insurgea à son tour contre l'autorité de Mswati, et alla même jusqu'à tenter de fonder un État rival par « un amalgame de petits clans pai et sotho, dans la région de la rivière Crocodile »[37] et à usurper les prérogatives royales en pratiquant ses propres cérémonies d'*incwala*. En 1856, les campagnes menées

35. J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 50.
36. J. S. M. Matsebula, 1972; A. T. Bryant, 1929, p. 325-328; H. Kuper, 1947, p. 19-20.
37. J. A. I. Agar-Hamilton, 1928, p. 60-61; H. Kuper, 1947, p. 20.

par Mswati contre le rebelle et les Boers de Lydenburg qui l'appuyaient aboutirent à la mort de Somcuba, à un nouveau traité de cession avec les Boers de Lydenburg et à la restauration de conditions normales d'existence dans la région[38].

La politique intérieure de Mswati fut plus heureuse que ses aventures étrangères. Il se lança dans une politique de mariages diplomatiques avec des princesses choisies parmi de nombreux lignages des communautés récemment intégrées dans la société swazi. Parallèlement, il offrait des épouses de sang royal aux chefs des divers clans et lignages. Les gens du peuple prirent rapidement ces pratiques pour modèle et, grâce à de nombreux mariages croisés, de grands changements furent introduits dans la société swazi, dont les divisions ethniques disparurent bientôt[39].

Les Mthethwa

L'éviction des Ngwane-Dlamini de la vallée du Pongolo laissait face à face, dans le pays nguni du Nord, deux rois et leurs peuples: Zwide le Ndwandwe et Dingiswayo le Mthethwa. Zwide était devenu roi des Ndwandwe vers 1790. C'est à lui que l'on peut attribuer l'édification d'un grand État ndwandwe dont la puissance s'appuyait sur le prélèvement du tribut imposé à des États vassaux; sur l'emploi d'une armée formée de régiments constitués par classes d'âge; sur le mythe d'un pouvoir royal sacré organisé autour de l'*incwala*, cérémonie annuelle des prémices; et sur la maîtrise des routes commerciales vers la baie de Delagoa.

Le royaume mthethwa devint célèbre sous le règne de Dingiswayo, fils de Jobe et petit-fils de Kayi (qui est généralement considéré comme le fondateur du royaume mthethwa) [40]. Comme dans le cas des États ndwandwe, ngwane et plus tard zulu, la puissance de l'État mthethwa reposait sur le prélèvement du tribut, les razzias sur les troupeaux et une armée formée de régiments de conscrits incorporés par classes d'âge. Les Mthethwa entretenaient aussi des relations commerciales avec la baie de Delagoa.

Comme on l'a déjà vu, des régiments constitués par classes d'âge étaient généralement stationnés dans tous les principaux États nguni de la région, et la plupart de ces États paraissent avoir été influencés par les Pedi et d'autres groupes sotho du voisinage[41]. Cependant, Dingiswayo semble avoir apporté son sérieux et son imagination habituels à la réorganisation de ce qui était une pratique généralisée dans la région. Il mit fin au rite de la circoncision qui accompagnait habituellement la formation des classes d'âge, afin de supprimer les périodes de vie recluse que ces rites exigeaient. Il adopta pour son armée la formation dite « poitrail et cornes ». Il fit aussi alliance avec le

38. H. Kuper, 1947; G. M. Theal, 1891, vol. IV, p. 456.
39. H. Beemer, 1937.
40. T. Shepstone, 1888, vol. I, p. 160-164; A. T. Bryant, 1929, p. 95.
41. J. D. Omer-Cooper, 1969, p. 211-213.

royaume de Maputo, dans la baie de Delagoa. Si bien que lorsque, plus tard, il conquit et incorpora l'État de Qwabe, il fut aidé, dit-on, par des soldats armés de mousquets venus du royaume allié de Maputo; et non, comme l'a dit Fynn, par une compagnie de soldats envoyés par les Portugais[42]. Le royaume mthethwa de Dingiswayo levait tribut sur plus de trente chefferies de la région, parmi lesquelles se trouvait une petite chefferie commandée par Senzangakhona: l'État zulu. Plus tard, Chaka, fils de Senzangakhona, devint général dans l'armée de Dingiswayo.

Les Zulu

L'expansion des Mthethwa de Dingiswayo fut endiguée par Zwide et ses régiments ndwandwe. Plusieurs guerres mirent aux prises les armées rivales. En 1818, Dingiswayo fut capturé par Zwide et mis à mort. En raison du caractère personnel du règne de Dingiswayo, sa mort créa un vide à la tête des Mthethwa. Chaka, qui était vite monté dans l'estime de Dingiswayo (et était devenu, avec son aide, le chef de la petite chefferie zulu), s'engouffra aussitôt dans la brèche: il prit la place de Dingiswayo à la tête de la confédération des chefferies mthethwa. Il venait en fait d'hériter de l'« empire » mthethwa. Mais, tout comme Bismarck s'arrangea pour que l'Allemagne fût absorbée par la Prusse, Chaka « incorpora » l'empire mthethwa dans l'État zulu, de sorte que les Mthethwa firent désormais partie de la nation zulu. Il autorisa tout de même le maintien du système de gouvernement traditionnel des Mthethwa, sous la conduite d'un fils mineur de Dingiswayo et d'un régent soumis à la personne du monarque zulu, c'est-à-dire à lui-même[43]. En ce qui concerne les autres groupes, il semble que Chaka ait imposé l'intégration totale plutôt qu'une simple suzeraineté.

Au temps où il n'était que chef de l'État zulu et vassal de Dingiswayo, Chaka avait déjà commencé à réorganiser son armée selon un processus de rationalisation des institutions sociales à des fins militaires, qui allait dorénavant être poussé jusqu'à sa conclusion logique. En outre, Chaka révolutionna les techniques militaires elles-mêmes. Les longs javelots furent remplacés par une courte sagaie à large lame, beaucoup plus efficace dans le corps à corps dès que l'ennemi avait perdu ses propres javelots. Les combattants zulu se protégeaient désormais avec de hauts boucliers et ne portaient plus de sandales, afin de gagner en vitesse et en mobilité. Comme Dingiswayo avant lui, Chaka gardait sur pied de guerre une armée permanente de régiments constitués d'hommes de moins de quarante ans; mais, contrairement à Dingiswayo, il faisait cantonner ces régiments dans des casernes où ils étaient pris en charge par l'État; les hommes étaient astreints au célibat jusqu'à ce qu'ils soient libérés de leurs obligations militaires. Vivant en caserne, les

42. A. K. Smith, 1969, p. 184.
43. A. T. Bryant, 1929, p. 158-167, 202-203; E. A. Ritter, 1955, p. 113-116.

régiments de Chaka étaient bien entraînés, efficaces et toujours prêts à entrer en action[44].

L'armée de Chaka était rompue à plusieurs tactiques militaires, dont celle des « cornes de la vache » n'était que la plus spectaculaire. L'entraînement des soldats en faisait des guerriers endurcis et impitoyables avec l'ennemi. À la différence de Sobhuza ou de Dingiswayo, Chaka anéantissait souvent les élites dirigeantes des peuples conquis et s'efforçait d'incorporer complètement les groupes capturés dans le système zulu, en mettant à leur tête des membres de la famille royale zulu pour remplacer les chefs éliminés. Lorsqu'il s'agissait de groupes très nombreux, il arrivait que leurs chefs soient maintenus en place et continuent d'exercer localement leur autorité sur leur propre peuple.

C'est au cours des guerres décisives pour la domination de ce qui allait devenir le Zululand que Chaka mit au point et perfectionna quelques-unes des techniques et des tactiques auxquelles il vient d'être fait allusion. Poussé par l'ambition de se rendre maître de tous les groupes vivant sur le territoire des Nguni du Nord, Chaka entra en conflit direct avec les Ndwandwe de Zwide, qu'il vainquit au cours de deux batailles successives en 1819 et 1820[45].

La victoire de Chaka sur l'armée ndwandwe à Mhlatuze non seulement fut un désastre militaire pour Zwide lui-même, mais marqua aussi l'écroulement de l'État ndwandwe, confédération souple qui avait été créée par la subordination systématique de nombreux petits États des vallées du Mkuze et du Pongolo. Saisis de panique, des éléments de la population de l'État ndwandwe s'enfuirent vers le nord, sous la conduite d'anciens généraux de Zwide, et trouvèrent refuge dans l'actuel Mozambique. Les chefs de ces groupes résiduels étaient Soshangane, Zwangendaba et Nqaba. Quant à la masse du peuple ndwandwe, désormais bel et bien soumise, elle forma, sous l'autorité de Sikunyane, un État vassal du souverain zulu[46].

Le royaume de Gaza

Soshangane fut le premier des généraux de Zwide à se retirer, suivi d'un petit groupe de fidèles, et à s'établir en pays tsonga, non loin de la baie de Delagoa, où il semble avoir vaincu et assujetti aisément plusieurs petits groupes, tels que les Manyika, les Ndau et les Chopi, qu'il incorpora parmi ses partisans. Au Mozambique, les partisans de Soshangane étaient généralement dénommés Shangana, d'après son nom. C'est là qu'il entreprit de bâtir son propre royaume, qu'il appela Gaza. Il envoya ses régiments en expéditions dans toutes les directions pour capturer du bétail, des jeunes gens (hommes et femmes) et du grain. Solidement établie, la puissance

44. J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 35-37.
45. L. Thompson, 1969*a*, p. 344; E. A. Ritter, 1955, p. 129-149.
46. J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 57-58; H. Fynn, 1888, vol. I, p. 86-90.

économique du royaume de Gaza avait pour base le contrôle du commerce entre l'intérieur et les établissements côtiers des Portugais dans la baie de Delagoa[47]. Ce commerce était déjà florissant avant la formation du Gaza, la baie de Delagoa, comptoir portugais, attirant aussi les navires marchands d'autres nations étrangères, anglais et autrichiens notamment[48]. La baie de Delagoa servait surtout de débouché à l'ivoire et à d'autres produits exportés du royaume de Nyaka et des États thembe et maputo[49].

Le nouveau royaume de Gaza s'assura donc le contrôle d'un commerce qui touchait une bonne partie du Natal et atteignait même probablement les limites orientales de la colonie du Cap[50]. Mais le royaume de Gaza comptait trop sur ses expéditions militaires et sur la guerre. À partir de sa capitale de Chaimaite, sur le moyen Sabi, les régiments de Soshangane combattaient les chefferies des environs et harcelaient les États shona de l'Est. Le gros de ces attaques était dirigé contre les peuples du sud du Mozambique, notamment les Tsonga[51]. Il y eut un renforcement de l'élément nguni dans la société gaza en 1826, au moment où les hommes de Soshangane furent rejoints par des Ndwandwe en déroute, venus du nord du Zululand après la défaite de Sikunyane, le fils de Zwide, vaincu par Chaka[52].

Les communautés tsonga soumises furent incorporées dans une structure correspondant aux formes caractéristiques de l'État zulu. Le Gaza s'étendait depuis le Zambèze inférieur jusqu'au sud du Limpopo. L'autorité du roi s'appuyait sur une armée organisée en régiments enrôlés par classes d'âge et utilisant les techniques de combat de l'armée zulu. Le noyau originel des Nguni originaires du Sud formait une sorte de classe sociale supérieure désignée sous le nom de « ba-Nguni », tandis que les citoyens incorporés de fraîche date étaient appelés « ba-Tshangane ». Contrairement à nombre d'autres fondateurs d'États issus du Mfecane, Soshangane n'utilisa pas ses régiments constitués par groupes d'âge pour unifier les communautés assujetties et le noyau nguni. Selon J. D. Omer-Cooper, les hommes des groupes vassaux étaient formés en régiments distincts de ceux des Nguni, mais placés sous le commandement d'officiers « ba-nguni ». Il laisse entendre aussi que ces régiments étaient considérés comme pouvant être sacrifiés et que, sur le champ de bataille, ils étaient toujours engagés en première ligne[53].

Les Ndebele

Mzilikazi, le fondateur de l'État ndebele, était le fils de Mashobane, chef d'une petite principauté khumalo établie sur les rives du Mfolozi Noir, qui

47. A. T. Bryant, 1929, p. 313 ; J. D. Omer-Cooper, 1966, chap. 4.
48. A. K. Smith, 1969, p. 176-177.
49. S. Marks, 1967*b*.
50. A. K. Smith, 1969, p. 169.
51. J. Stevenson-Hamilton, 1929, p. 169.
52. J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 57.
53. J. Stevenson-Hamilton, 1929, p. 169.

payait le tribut à Zwide, le monarque ndwandwe. Né en 1796, Mzilikazi devint le chef de son peuple en 1818, lorsque Zwide fit tuer Mashobane qu'il soupçonnait de trahison. En tant que fils de la première épouse de Mashobane (qui était une fille de Zwide), Mzilikazi, l'héritier en titre, fut dûment installé à la tête de la chefferie khumalo par Zwide.

Peu de temps après la victoire de Chaka sur Zwide à la bataille du Mfolozi Blanc, Mzilikazi déserta le camp de son grand-père Zwide et fit allégeance à Chaka. Envoyé par celui-ci en expédition contre un groupe sotho voisin, en 1822, Mzilikazi défia Chaka en refusant de lui livrer le bétail capturé. Ayant alors rassemblé ses Khumalo au sommet de la colline de Ntumbane, il repoussa un régiment zulu qui avait été envoyé pour le punir. Un second régiment réussit à le déloger de sa forteresse réputée imprenable, et infligea un châtiment sévère aux régiments khumalo. Mzilikazi s'échappa à travers les montagnes du Drakensberg à la tête d'une petite troupe de quelque 200 hommes, femmes et enfants. Selon la description d'un auteur: « Ayant perdu une grande partie des femmes, des enfants et du bétail, et soutenu seulement par quelques centaines de soldats à pied dotés d'armes de poing, Mzilikazi était au seuil d'une odyssée qui allait l'amener à parcourir plus de 2 500 kilomètres en vingt ans, à travers maintes régions inconnues. »

Mzilikazi réussit à échapper aux régiments zulu lancés à sa poursuite, en se frayant un chemin à travers plusieurs petits groupes sotho du Highveld. Lors de sa traversée du Vaal, il captura du bétail, des hommes, des femmes et des enfants. Sa troupe fut aussi grossie de groupes isolés de Nguni qui avaient traversé, avant lui, le Drakensberg pour aller vivre parmi les communautés sotho du Highveld. En 1824, Mzilikazi s'établit sur les berges de l'Olifants, dans une contrée habitée principalement par les Pedi, groupe sotho-tswana qui, jusqu'en 1820, avait eu pour chef Thulare. Son établissement prit le nom d'Ekupumleni. Les campagnes militaires que Mzilikazi entreprit contre les Pedi et d'autres groupes sotho, fixés principalement dans le nord et l'est de ce qui est aujourd'hui le Transvaal, eurent pour effet non seulement d'accroître énormément l'effectif de ses troupeaux, mais encore de multiplier le nombre de ses vassaux: habitants de régions conquises, mais aussi réfugiés fuyant Chaka qu'il avait recueillis. Sur le Highveld du Transvaal, habité surtout par des communautés sotho-tswana, les Nguni de Mzilikazi étaient désignés sous le nom de Ndebele. Vers 1825, les régiments ndebele combattaient les communautés sotho-tswana sur tout le Highveld, et poussaient même à l'ouest jusqu'au Botswana oriental. En l'espace de deux ou trois ans, le royaume de Mzilikazi était devenu le plus puissant et le plus riche du Highveld.

La nouvelle de la fortune de Mzilikazi se répandit et attira des bandes d'aventuriers et de pillards comme celles que commandaient Moletsane le Taung (dont la base se trouvait sur le Vaal) ou Jan Bloem, dont les cavaliers métis, équipés d'armes à feu, harcelaient depuis quelque temps plusieurs États africains de la région de Transorangie. Ils attaquèrent les énormes stations de bétail que possédait Mzilikazi, non loin du Vaal, et prélevèrent

leur part de ses immenses troupeaux[54]. Cette situation, aggravée par les attaques occasionnelles des régiments zulu et la menace d'une attaque possible de la part de Zwangendaba et de Nqaba[55] — l'un et l'autre anciens généraux de Zwide —, incita Mzilikazi à déplacer sa capitale, en 1827, pour l'établir sur les pentes septentrionales des monts Magaliesberg, près de la source de la rivière Odi (Crocodile), c'est-à-dire au cœur du pays kwena et kgatla, dans ce qui constitue maintenant la province du Transvaal. C'est là, non loin du site de l'actuelle Pretoria, que Mzilikazi installa son nouveau quartier général, Mhlahlandlela, à partir duquel, pendant cinq à sept ans, ses régiments lancèrent des attaques systématiques contre les États kwena et kgatla du centre du Transvaal. Les régiments de Mzilikazi partaient en expéditions vers le nord au-delà du Limpopo, vers le sud au-delà du Vaal, et vers l'ouest jusqu'aux abords du désert de Kalahari. À Mhlahlandlela, Mzilikazi jeta les fondations d'une nation bien organisée autour de sa capitale et des deux agglomérations satellites de Gabeni et Nkungwini. Pourtant, le harcèlement continuait. Les Koranna en armes, commandés par Jan Bloem, renforcés par quelques régiments sotho-tswana, attaquèrent ses troupeaux en 1828, s'emparant de milliers de têtes de bétail et en massacrant beaucoup d'autres. Les régiments de Mzilikazi, qui étaient en opérations ailleurs, se lancèrent rapidement à la poursuite des pillards qui se dirigeaient vers le sud, les rattrapèrent au moment où ils quittaient le territoire ndebele, tuèrent la plupart d'entre eux et récupérèrent beaucoup de bétail. Un an plus tard, une attaque analogue menée contre ses stations de bétail par un fort parti griqua et sotho, commandé par Barend Barends, fut également repoussée. Mais Mzilikazi vivait encore dans la hantise d'une attaque zulu. En 1832, il leva le camp et partit vers l'ouest pour s'établir à Mosega sur le Marico [Madikwe]. De cette nouvelle base, il se lança à l'attaque de la plupart des groupes tswana du Transvaal occidental et de ceux qui peuplaient l'actuel Botswana, jusqu'au jour où il fut battu et chassé de Mosega par une force composite de Boers, de Tswana et de Griqua, en 1837[56].

Mzilikazi alla établir ses quartiers à Bulawayo. Ses régiments imposèrent sans grand mal son autorité aux chefferies kalanga et shona installées dans la région. La puissance des États shona avait été sapée par des batailles contre les Nguni de Zwangendaba et Nqaba. A partir de Bulawayo, les régiments ndebele lançaient des attaques fréquentes contre les Shona pour capturer leur bétail. Beaucoup de chefferies shona se soumirent et devinrent des États vassaux payant tribut, tandis que d'autres résistaient farouchement. Quelques groupes shona, en particulier ceux qui vivaient à l'est du Sabi et de l'Hunyani, ne se soumirent jamais vraiment à l'autorité des Ndebele. En revanche, les chefferies kalanga étaient trop éparpillées pour résister, et leurs habitants furent incorporés dans la société ndebele. Certains furent contraints d'émigrer vers le sud et le sud-ouest et s'établirent dans l'actuel Botswana.

54. J. D. Omer-Cooper, 1966, chap. 9 *passim*.
55. *Ibid*.
56. L. D. Ngcongco, 1982*a*.

Dans son nouveau domaine, Mzilikazi se sentait moins menacé par des ennemis puissants. Dès lors, ses efforts portèrent moins sur des expéditions militaires que sur la consolidation de son royaume. Mais comme l'État ndebele était essentiellement un État militariste et expansionniste, il lui fallait tout de même s'assurer une masse régulière de tributs sous forme de bétail, de grain, d'outils et d'armes en fer, de parures individuelles, d'articles en cuir; ou encore sous forme de main-d'œuvre et de services. Les régiments continuèrent donc leurs expéditions vers le nord et l'est, contre les communautés de langue shona et aussi contre quelques États sotho-tswana du Sud. Certains Tswana, comme les Bakaa, furent épargnés et chargés de veiller sur des troupeaux de Mzilikazi[57]. En 1842, cependant, le roi ngwato Sekgoma défit un régiment d'envahisseurs ndebele. L'année suivante, les collecteurs de tributs de Mzilikazi furent tués par les Ngwato[58]. Son ardeur militaire était-elle émoussée, ou bien considéra-t-il qu'il n'était pas indispensable de réagir sur-le-champ ? Toujours est-il que, fait surprenant, il attendit vingt ans avant de punir les Ngwato de cette insulte.

Mzilikazi se montra en tout cas plus avide de vengeance après sa défaite sur le Zambèze devant les Kololo de Sebetwane, en 1839. Il envoya contre eux deux puissantes expéditions, l'une en 1845, et l'autre cinq ans plus tard. Mais, comme l'une et l'autre tournèrent au désastre, il renonça à toute nouvelle entreprise à l'encontre d'un si redoutable ennemi. En revanche, en 1847, les Ndebele furent surpris par l'incursion d'un commando boer commandé par Hendrik Potgieter et soutenu par des auxiliaires pedi. L'expédition fut un échec complet. Comme il l'avait fait contre les bandes griqua et koranna une vingtaine d'années plus tôt, Mzilikazi détacha un régiment à la poursuite du commando qui avait réussi à faire main basse sur des milliers de têtes de bétail ndebele. Le régiment d'élite zwangendaba rattrapa les pillards à leur campement de nuit, massacra les gardes pedi et reprit possession du bétail.

À partir de 1850, une décennie entière s'écoula sans que Mzilikazi se lançât dans une guerre importante. Désireux de nouer de bonnes relations avec les Européens, il signa avec les Boers, en 1852, un traité qui leur permettait de chasser sur son territoire. Il reçut aussi trois fois — en 1854, 1857 et 1860 — la visite du missionnaire Robert Moffat[59]. Ces visites préparèrent l'entrée des Européens dans le royaume ndebele. Moffat obtint de Mzilikazi la permission, pour les missionnaires, de déployer leurs activités dans son pays[60]. À partir de ce moment, les Européens commencèrent à pénétrer en nombre croissant dans le royaume ndebele. C'étaient des chasseurs, des marchands et des missionnaires, tous précurseurs de Cecil J. Rhodes et de la British South Africa Company[61]. Le mouvement s'accentua à partir de 1867, quand les Européens apprirent l'existence d'anciennes mines d'or de Tati en

57. A. Sillery, 1952, p. 118.
58. R. K. Rasmussen, 1977, p. 35; A. Sillery (1952, p. 118) date cet incident de 1938.
59. R. Moffat, 1945, vol. I, p. 225.
60. J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 153.
61. *Ibid.*, p. 152.

pays kalanga[62]. À cette époque, Mzilikazi était déjà très malade. Il mourut au début du mois de septembre 1868.

Le royaume ndebele était un État militariste. Son établissement dans ce qui est aujourd'hui le Zimbabwe marqua l'épanouissement d'un système politique qui avait lentement mûri au Transvaal. Pour bâtir son royaume, Mzilikazi reprit certains des traits de l'Empire zulu, dont sa propre principauté khumalo n'avait été qu'un élément mineur. Il se servit des régiments constitués par classes d'âge comme principal instrument pour intégrer les populations conquises et pour amalgamer les couches sociales qui s'étaient peu à peu constituées dans la société ndebele au nord du Limpopo.

Après 1840, ces couches sociales étaient au nombre de trois. La première était constituée par les groupes de parents des premiers compagnons de Mzilikazi, originaires de la région du Natal-Zululand, et de ceux qui s'étaient joints à eux au sud du Vaal. On les appelait les Zansi. Le deuxième groupe, par ordre de prestige décroissant, se composait des gens qui avaient été incorporés au cours des pérégrinations au nord du Vaal. On les appelait les E-Nhla. Enfin, le bas de la hiérarchie était occupé par le groupe des Hole, constitué par les populations conquises au nord du Limpopo[63]. Le prestige qui s'attachait à la position sociale des Zansi incitait les autres groupes à s'efforcer d'imiter leur mode de vie, de parler leur langue et d'adopter leur culture. Les mariages entre personnes de classes sociales différentes étaient vus d'un mauvais œil[64]. Cependant, les individus qui parvenaient à s'exprimer avec aisance en sindebele et qui se distinguaient à la guerre échappaient à l'ostracisme social et pouvaient même s'élever dans la hiérarchie militaire. Le système des régiments constitués par classes d'âge avait pour effet de brasser ces classes sociales et de faciliter une intégration plus rapide des jeunes gens des pays conquis. Il permettait d'imprégner ces jeunes gens des coutumes ndebele, de la langue sindebele et de la fidélité à Mzilikazi.

De par sa position, le roi jouait un rôle capital dans le dispositif qui reliait entre eux ces différents groupes de sujets. Cela apparaissait notamment dans la cérémonie annuelle de l'*incwala*. Plus que tout autre rite, cette cérémonie mettait en évidence le rôle primordial de la personne du roi dans la vie de la nation. Selon l'analyse qu'en fait un anthropologue, la cérémonie des prémices ritualisait la fonction royale et servait à protéger la communauté tout entière, « en apaisant les forces mauvaises qui auraient pu nuire à son chef et en consolidant, autour de lui, l'unité politique de la nation »[65]. La cérémonie réunissait tous les sujets du roi et avait lieu dans sa capitale[66]. Étant en principe propriétaire de tout le bétail du royaume ndebele, Mzilikazi était en mesure de donner ou de refuser à ses sujets les moyens de contracter

62. L. Thompson, 1969*b*, p. 446.
63. A. J. B. Hughes, 1956.
64. *Ibid*.
65. H. Kuper, cité dans T. R. H. Davenport, 1978, p. 45.
66. R. K. Rasmussen, 1977.

mariage. Outre le troupeau national, Mzilikazi était le gardien de toutes les jeunes filles capturées. Autrement dit, il était maître à la fois de la capacité de production économique et du potentiel de reproduction biologique de ses sujets. Lui-même se lia par mariage à un grand nombre de ses sujets.

Du fait que le royaume ndebele était un État fondé sur la conquête, l'organisation de sa nombreuse armée recoupait, en partie, l'organisation politique et administrative de l'État, et même avait tendance à prendre le pas sur elle. Cette armée, forte de quelque 20 000 hommes dans les dernières années du règne de Mzilikazi, était divisée en régiments, ayant chacun à sa tête un *induna*. Les *induna* étaient eux-mêmes coiffés par quatre *induna* divisionnaires, tous subordonnés à Mzilikazi, qui trônait au sommet de l'édifice.

Presque tous les hommes adultes faisaient partie de l'armée et appartenaient, par conséquent, à un régiment. Ces régiments étaient établis dans des villes de garnison. Les militaires mariés étaient autorisés à vivre dans la ville de garnison avec leurs femmes et leurs serviteurs. Ils constituaient une sorte de force de réserve qui pouvait être appelée au combat en cas d'urgence. Les fils étaient enrôlés dans le même régiment que leurs pères. Ainsi, au lieu que les jeunes appartenant à toutes les communautés de l'État soient incorporés dans un même régiment (comme c'était le cas parmi les Sotho-Tswana), l'appartenance à une ville de garnison devenait héréditaire. De temps à autre, quand l'accroissement de la population le justifiait, Mzilikazi choisissait des jeunes gens dans diverses villes de garnison pour former un nouveau régiment placé sous le commandement de son propre *induna*, lequel recevait l'autorisation de bâtir une nouvelle ville. Chaque ville de garnison se trouvait sous la double responsabilité de l'*induna* de son régiment et d'une des épouses de Mzilikazi.

Si le système régimentaire fonctionnait de cette manière en vue de l'intégration des jeunes, les habitants des pays conquis ne vivaient pas tous dans des villes de garnison. Il y avait, dans le royaume ndebele, des villages ordinaires dont les habitants continuaient à vivre selon leurs coutumes. Mais ces villages étaient en général rattachés aux villes de garnison.

En définitive, dans le royaume ndebele, Mzilikazi lui-même concentrait sur sa personne la totalité du pouvoir politique. Il nommait tous les *induna* et tous les chefs de village, et il recevait d'eux des rapports détaillés. Mzilikazi se rendait souvent dans les différentes villes de garnison et faisait inopinément des visites d'inspection dans les villes satellites. Dans un laps de temps relativement court, il était arrivé à bâtir un royaume solidement implanté dans lequel les peuples conquis — dont certains étaient associés à l'État plus qu'ils n'en faisaient réellement partie — avaient adopté la langue et la culture ndebele. Inversement, les Ndebele étaient devenus des adeptes de la religion shona mwari/mlimo, dont les prêtres rendaient des oracles et pratiquaient le spiritisme[67].

67. *Ibid.*; A. J. Wills, 1967, p. 155.

Les Sotho

Le royaume de Lesotho est un autre État qui naquit du bouillonnement du Mfecane. Il se constitua à partir d'une constellation de petites communautés autonomes de langue sotho, qui étaient largement éparpillées sur les plaines s'étendant au nord et à l'ouest de la chaîne du Drakensberg. La plupart de ces communautés comprenaient plusieurs clans et lignages appartenant aux groupes kwena et fokeng des sociétés sotho-tswana.

Les guerres meurtrières déclenchées par les campagnes des Hlubi et des Ngwane contre ces communautés de langue sotho du Highveld transorangien fournirent à Moshoeshoe une bonne occasion d'exercer ses talents de chef et d'organisateur. Moshoeshoe était le fils du chef relativement obscur du petit clan mokoteli, branche mineure d'une des chefferies kwena de la région. La tradition attribue certaines des réalisations de Moshoeshoe à la tutelle et à l'influence d'un éminent « roi philosophe » du monde sotho, Mohlomi, roi des Monaheng, autre branche de la confédération kwena des chefferies du Highveld. La sagesse de Mohlomi et sa réputation de faiseur de pluie lui avaient acquis un immense respect parmi les États de langue sotho de Transorangie. Les voyages fréquents qu'il faisait parmi eux et les nombreux mariages diplomatiques qu'il contracta avec des filles de chefs auraient, au dire de certains, préparé le terrain pour l'unification de ces États qui allait être accomplie par Moshoeshoe[68].

Il ne faudrait cependant pas exagérer l'influence du sage Mohlomi sur le caractère et les succès de Moshoeshoe. Celui-ci était lui-même doué d'incontestables qualités de chef. S'étant signalé d'abord par les initiatives qu'il prit parmi les camarades de son âge durant l'initiation, il fit amplement la preuve de ces qualités au moment où les incursions des Hlubi et des Ngwane entraînèrent l'effondrement général de la plupart des chefferies sotho de Transorangie[69]. Au début de sa carrière, Moshoeshoe prit conscience des possibilités défensives qu'offraient les montagnes tabulaires. Il aménagea donc en forteresse pour lui-même, sa famille et quelques compagnons une de ces montagnes, le mont Butha-Buthe, et fortifia les étroits défilés donnant accès au sommet avec des murs de pierres et des postes de guet situés en des points clés[70].

À partir de cette base, Moshoeshoe put lancer des raids contre quelques-uns de ses voisins aussi bien que défendre les siens contre les Tlookwa de Mma-Nthatisi qu'il vainquit à la « bataille des pots ». Mais, lorsque les Tlookwa revinrent en 1824 et firent le siège prolongé du mont Butha-Buthe, ils faillirent bien triompher de la résistance opiniâtre de Moshoeshoe et des siens. À bout de forces et de vivres, ceux-ci furent sauvés par l'apparition d'une armée ngwane[71] qui attaqua les Tlookwa, ce qui les força à lever le siège. Plus tard cette année-là, Moshoeshoe fit mouvement vers le sud avec

68. J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 99 ; D. F. Ellenberger et J. MacGregor, 1912.
69. L. Thompson, 1969*b*, p. 399.
70. J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 100-101.
71. *Ibid.*, p. 101.

les siens, à travers une région infestée de cannibales[72], pour s'établir sur une nouvelle montagne qui avait été préalablement repérée par ses éclaireurs. Cette nouvelle forteresse de montagne, Thaba Bosiu, surplombant le cours du Petit Caledon, était plus facile à défendre. Moshoeshoe, son père et quelques-uns de ses proches compagnons bâtirent leurs demeures sur le sommet plat de cette montagne tabulaire d'environ 500 hectares, couvert de bonne herbe et amplement pourvu en eau par des sources pérennes[73]. Un travail considérable fut accompli pour fortifier les diverses approches de Thaba Bosiu[74].

Se sentant en sécurité sur sa montagne quasiment imprenable, Moshoeshoe se mit en devoir de bâtir une nouvelle nation à partir de ce qui restait de plusieurs peuples réduits en miettes. Il vint rapidement à bout de None, le chef des Bamantsane, qu'il trouva installé sur les terres entourant Thaba Bosiu. Entre-temps, plusieurs groupes sotho et nguni étaient venus rejoindre Moshoeshoe et se mettre sous sa protection. Il plaça certains de ces groupes sous la responsabilité de ses frères et, plus tard, aussi de ses fils. En ce qui concerne des groupes plus importants comme les Phuting de Moorosi, les Taung de Moletsane et les Rolong de Moroka, il toléra la survivance du pouvoir local exercé par leurs chefs traditionnels, à condition qu'ils reconnaissent son autorité de chef suprême.

Pour écarter la menace de ses puissants et dangereux voisins, Moshoeshoe recourut à la tactique consistant à cultiver leur amitié en leur adressant un tribut. Ainsi se garda-t-il des attaques des Ngwane-Ama en payant régulièrement un tribut à Matiwane. À la même époque, il envoya à Chaka un tribut de plumes de grue de paradis. Finalement, les Sotho commencèrent à s'inquiéter sérieusement du risque de voir les Ngwane rester indéfiniment dans leur voisinage. À l'instigation de Moshoeshoe, les Ngwane furent donc attaqués par une armée zulu en 1827 et rudement malmenés, sans pour autant être chassés de la région de Transorangie. À titre de représailles, les Ngwane de Matiwane attaquèrent Moshoeshoe sur son bastion montagneux de Thaba Bosiu en juillet 1827 ; mais ils furent battus et repoussés[75]. La défaite des Ngwane de Matiwane très redoutés répandit au loin la réputation de Moshoeshoe. La plupart des Ngwane se dirigèrent vers l'actuel Transkei et furent vaincus à Mbolompo. De nouveaux groupes de peuples décimés affluaient auprès de Moshoeshoe. Sa victoire sur les Ngwane avait démontré la sagesse de son choix de Thaba Bosiu comme capitale.

Pour ajouter encore à sa réputation, Moshoeshoe lança ses troupes dans une opération conjointe avec les Taung de Moletsane contre les Thembu, pour s'emparer de leur bétail. Une contre-attaque victorieuse permit aussi à Moshoeshoe de repousser une invasion des régiments de Sikonyela, et de mettre fin de la sorte pour un bon moment aux actions de harcèlement

72. D. F. Ellenberger et J. MacGregor, 1912, p. 146.
73. L. Thompson, 1969*b*, p. 399.
74. G. Tylden, 1950, p. 5 ; D. F. Ellenberger et J. MacGregor, 1912, p. 147.
75. J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 102.

des Tlookwa. La capitale que Moshoeshoe avait édifiée sur les hauteurs eut l'occasion de démontrer sa puissance lorsque des régiments ndebele pénétrèrent en Transorangie pour une expédition punitive contre Moletsane et ses Taung[76]. L'armée ndebele pénétra au Lesotho et tenta de prendre d'assaut Thaba Bosiu. Elle fut repoussée et forcée de se retirer. En diplomate consommé, Moshoeshoe dépêcha auprès de l'armée en retraite un petit troupeau de bêtes de boucherie comme présent et gage de paix, se déclarant convaincu que c'était la faim qui les avait poussés à l'attaquer. Les Ndebele s'en allèrent, emplis d'un immense respect pour le grand roi de la montagne, et ne revinrent plus jamais le combattre[77]. La nouvelle du succès de la tactique défensive utilisée par Moshoeshoe contre un ennemi aussi redoutable que les Ndebele se répandit dans tout le monde sotho, où elle accrut immensément son prestige. Ce succès fournissait aussi une illustration limpide de sa stratégie défensive, consistant à combattre, si nécessaire, ses puissants ennemis et à se les concilier chaque fois qu'il le pouvait[78].

À peine le danger ndebele écarté, le royaume de Moshoeshoe eut à faire face à un nouveau fléau, sous la forme d'une série d'attaques menées contre les villages sotho par des bandes de cavaliers armés. Ces bandits griqua et koranna avaient lancé leur premier raid contre les Sotho au début de 1830. Leurs assauts se multipliaient et se faisaient plus alarmants. L'état de guerre perpétuel en Transorangie avait affaibli et appauvri la plupart des États de la région. Le royaume de Moshoeshoe était une exception remarquable, en particulier du fait des nombreux troupeaux que possédaient les Sotho. Les pillards griqua et koranna s'abattaient sur les villages et les troupeaux à la vitesse de l'éclair. Ils attaquaient en petites escouades mais, se déplaçant à cheval, avaient l'avantage d'une grande mobilité. Ils étaient aussi armés de mousquets qui portaient plus loin que n'importe quelle espèce d'arme de jet. Bons tireurs, ils étaient des spécialistes de l'attaque par surprise. Les Sotho répondirent en préparant des contre-embuscades et des raids de nuit contre leurs campements, tuant les hommes et s'emparant des chevaux et des fusils. Au bout d'un certain temps, les Sotho se mirent à élever une race de cheval local, le « poney sotho », et se transformèrent en « une nation de fusiliers montés »[79]. Ce fut un grand pas en avant dans la défense de la nation en voie d'édification.

Par l'intermédiaire d'un Griqua chrétien, Adam Krotz, Moshoeshoe entra en contact avec des missionnaires blancs. En 1833, il envoya du bétail à la mission de Philippolis « pour acheter missionnaire ». Sa demande se trouva coïncider avec l'arrivée d'un petit groupe de missionnaires français dont les espoirs de se mettre à l'œuvre parmi les Hurutshe étaient contrecarrés par les nouvelles concernant les attaques répétées que menait Mzilikazi contre eux et d'autres peuples tswana des environs[80]. Ces missionnaires français

76. E. Casalis, 1861, p. 22-24 ; L. Thompson, 1969*b*, p. 400.
77. J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 103 ; L. Thompson, 1969*b*, p. 400.
78. G. Tylden, 1950, p. 8-10 ; L. Thompson, 1969*b*, p. 400.
79. J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 104.
80. *Ibid.*

furent persuadés que c'était la Providence qui les instruisait de commencer plutôt leur apostolat parmi les Sotho de Moshoeshoe. Celui-ci les installa à Makhoarane, que les missionnaires baptisèrent Morija. D'autres missions furent ouvertes peu après à Beersheba et Mekuatling. L'introduction des missionnaires dans le royaume sotho faisait partie d'un plan défensif. Ils étaient censés aider Moshoeshoe à défendre son royaume en l'entourant des meilleurs conseils, en l'aidant à se procurer des armes à feu et à entrer en contact avec de puissants États blancs avec lesquels Moshoeshoe pensait pouvoir nouer des liens d'amitié et d'alliance.

La technique utilisée par Moshoeshoe pour édifier une nation ne tarda pas à porter ses fruits : plusieurs groupes chassés de la région où ils vivaient par les bouleversements du Mfecane s'agglomérèrent à son royaume. Les Tlaping, conduits par Lepui, vinrent s'établir auprès des missionnaires français à la mission de Béthulie. En 1836, les Taung de Moletsane s'en vinrent vivre à Beersheba, avant de repartir deux ans plus tard pour Mekuatling ; en 1833, les Rolong de Moroka furent autorisés à s'établir à Thaba Nchu avec leurs missionnaires wesleyens. Par la suite, des immigrants thembu, fuyant les rigueurs de la sixième guerre cafre, vinrent se placer sous la protection de Moshoeshoe.

L'empiétement des Boers sur le territoire occupé par les Sotho, qui était allé croissant au cours des années 1830, atteignit son comble après 1836, année de l'exode boer que l'on qualifie communément de « Grand Trek ». De nombreux heurts s'ensuivirent entre les intrus boers et les paysans sotho dépossédés. Certains des conflits éclatèrent à propos de la possession du sol, d'autres étaient causés par des revendications relatives à du bétail volé et par des litiges pour des questions de travail. Devant la fréquence et la violence croissante de ces conflits, le Gouvernement britannique se vit contraint d'intervenir mais, après deux tentatives de règlement infructueuses[81], il jeta l'éponge en reconnaissant une république boer indépendante au cœur du pays de Moshoeshoe. Doublant d'un affront l'injustice commise, la Convention de Bloemfontein, par laquelle la Grande-Bretagne légitimait l'expropriation du territoire sotho au bénéfice des Boers, comprenait parmi ses dispositions un article qui interdisait la vente des armes et des munitions aux Sotho et autres États noirs, tandis que les Boers avaient, eux, toute latitude de s'armer.

Rien d'étonnant dans ces conditions à ce que l'État libre d'Orange se soit lancé dans une politique étrangère agressivement expansionniste qui menaçait de défaire toute l'œuvre de Moshoeshoe et, dans son effort frénétique pour s'ouvrir une fenêtre sur la mer à Port Saint Johns[82], d'annihiler le royaume de Lesotho lui-même. Le Lesotho dut mener deux guerres, en 1858 et 1865, contre l'État libre d'Orange, avant que ses destinées ne soient prises en charge, au nom du Gouvernement britannique, par le gouverneur Wodehouse.

81. Les tentatives en question furent le Système des traités (Treaty System) de 1843-1845, dans le cadre duquel un traité fut signé avec Moshoeshoe, en 1845, et la création en 1848 d'une enclave boer sous administration britannique dénommée « Orange River Sovereignty ».
82. G. Tylden, 1950 ; D. F. Ellenberger et J. MacGregor, 1912, p. 306.

La requête que fit Moshoeshoe en vue de l'annexion de son pays par le gouvernement de Sa Majesté britannique était une action défensive visant à préserver la nation qu'il avait tant travaillé à créer et à empêcher l'incorporation de son royaume dans la république boer de l'État libre d'Orange. Lorsque Moshoeshoe mourut, en mars 1870, il avait non seulement sauvé son royaume de la désintégration, mais aussi jeté les bases d'un État indépendant qui a survécu jusqu'à nos jours.

Les Kololo

Les Kololo étaient des Fokeng de la branche patsa. Avant le déclenchement du Mfecane, ils vivaient aux abords du massif de Kurutlele, sur la rive gauche du Vet [Tikoane]. Ils avaient pour voisins les Taung de Moletsane[83]. Une attaque subite lancée contre eux par les Tlookwa de Mma-Nthatisi et la capture de la plus grande partie de leurs troupeaux firent de ces Fokeng Patsa des déracinés. Réduits à la misère, ils cherchèrent à s'enfuir en traversant le Vaal et furent rejoints par un groupe plus fourni de Fokeng qui augmenta leur nombre[84]. De nombreuses petites communautés sotho, fuyant les guerres des Hlubi et des Ngwane, avaient en effet traversé le Vaal et quitté la région de Transorangie. Sebetwane, un prince de la maison patsa, prit le commandement de l'ensemble du groupe fokeng.

Sebetwane et ses compagnons errèrent longuement en quête d'un nouveau territoire et de bétail pour remplacer leurs troupeaux perdus. Leurs pérégrinations les menèrent à l'ouest, vers le pays des Tlaping. Dans cette région, ils firent la rencontre de deux autres groupes de déracinés réduits à l'errance, les Phuting et les Hlakoana. Après une première escarmouche entre les Fokeng et les Phuting, les trois groupes décidèrent de réunir leurs forces pour lancer une attaque conjointe contre Dithakong, la capitale tlaping, le 26 juin 1823[85]. Robert Moffat, un agent de la London Missionary Society qui résidait à Kuruman parmi les Tlaping, obtint de l'aide auprès des capitaines griqua acquis aux missionnaires de Griquatown et d'autres chefs métis établis dans des agglomérations voisines. Une force d'une centaine de cavaliers armés de fusils fut rapidement rassemblée et envoyée en renfort pour défendre Dithakong.

Le jour de la bataille, les envahisseurs essuyèrent une lourde défaite et furent repoussés en subissant des pertes sanglantes, mis en fuite par les fusils des cavaliers griqua[86]. Après la défaite désastreuse de Dithakong, la horde disparate se dissocia. Les Phuthing et les Hlakoana se dirigèrent vers l'est[87], tandis que Sebetwane conduisait ses partisans, rebaptisés Makololo, vers le nord, à travers le pays des Rolong.

83. E. W. Smith, 1956, p. 50.
84. Ce groupe de Fokeng avait auparavant été attaqué par les Taung de Moletsane et dépouillé de ses troupeaux, voir D. F. Ellenberger et J. MacGregor, 1912.
85. J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 94; E. W. Smith, 1956, p. 52-53.
86. R. Moffat et M. Moffat, 1951, p. 87-88, 91-97.
87. S. Broadbent, 1865, p. 128-133.

Dans ses campagnes contre les divers éléments du peuple rolong, Sebetwane fit, dit-on, cause commune avec ce vieux bandit de Moletsane, chef des Taung[88]. Ils poussèrent leurs incursions jusqu'en pays hurutshe, où ils mirent à sac et détruisirent la capitale Kaditshwene (Kureechane), dispersèrent ses habitants et assassinèrent le régent Diutlwileng. Ensuite, les deux alliés combattirent les Kgatla-Kgafela près du confluent de l'Api et du Crocodile[89]; mais leur activité belliqueuse dans cette région leur valut d'être attaqués par l'armée de Mzilikazi, probablement parce qu'ils avaient empiété sur ce que les Ndebele considéraient comme leur propre théâtre d'opérations[90]. Sebetwane et Moletsane se séparèrent alors, ce dernier poussant au sud vers Matlwase (Makassie)[91].

Sur ces entrefaites, les Makololo s'en furent attaquer à Borithe la fraction la plus importante du royaume divisé des Kwena, sur laquelle régnait Moruak-gomo. (Les Kwena avaient en effet été affaiblis par des luttes de succession qui les avaient divisés en trois tronçons[92].) Après quoi, Sebetwane se tourna vers les Ngwaketse, qui formaient le plus puissant des États tswana de la région. Il les vainquit à Iosabanyana en 1824, dans une bataille où fut tué leur vieux guerrier, le roi Makaba IL Sebetwane fondit une fois de plus sur les Kwena, réduisit les ultimes poches de résistance qu'opposaient les places fortes du Dithejwane, et captura de nombreuses têtes de bétail. Il s'établit alors à Dithubaruba, l'ancienne capitale kwena, pour ce qui devait, semble-t-il, être un séjour sinon permanent, du moins prolongé. Mais l'année suivante, en 1826, une attaque surprise exécutée avec maestria par le roi ngwaketse Sebego, fils du défunt roi Makaba II, eut raison de Sebetwane et le délogea des collines du Dithejwane où il abandonna de nombreux morts et presque tout le bétail que possédaient les Kololo[93].

Une fois de plus, Sebetwane et ses Kololo réduits à la misère durent se remettre en route. Montant au nord, ils se heurtèrent par deux fois aux Ngwato de Kgari, les vainquirent et les soulagèrent de la quasi-totalité de leur bétail. Mais, en voulant se rendre au lac Ngami, ils se perdirent dans le désert et y laissèrent une grande partie du bétail des Ngwato[94]. Cependant, une fois arrivés en pays tawana, non loin du lac Ngami, ils n'eurent aucun mal à triompher de ses habitants et à les déposséder de leurs troupeaux[95].

Sebetwane entreprit alors de traverser le désert de Kalahari pour atteindre la côte ouest. Vaincu par les rigueurs du désert et par la résistance acharnée de ses habitants[96], il se vit forcé de revenir vers le lac Ngami. Poussant au nord, il engagea une fois de plus le combat avec les Tawana, remporta la

88. J. D. Omer-Cooper, 1966.
89. *Ibid.*, p. 116; D. F. Ellenberger et J. MacGregor, 1912, p. 308.
90. D. Livingstone, 1857, p. 85.
91. S. Broadbent, 1865, p. 128-133.
92. A. Sillery, 1954.
93. A. G. Bain, 1949, p. 51-71.
94. D. Livingstone, 1857, p. 85.
95. J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 119; D. F. Ellenberger et J. MacGregor, 1912, p. 310.
96. D. Livingstone, 1857, p. 163-173.

victoire s'empara de leur nouvelle ville et prit possession du gouvernement. Les Tawana devaient par la suite retourner dans leur territoire d'origine, près du lac Ngami[97]. Au terme d'un voyage difficile, les Ḳololo s'établirent, quant à eux, près du confluent du Zambèze et de la Kafue. À peine s'étaient-ils installés qu'il leur fallut repousser les incursions de régiments nguni. L'une avait à sa tête Nqaba, le chef des Nguni-Msene. Les deux autres étaient le fait des Ndebele de Mzilikazi, eux aussi en quête d'un nouveau havre le long du Zambèze.

Sebetwane et ses Kololo réussirent à repousser toutes ces incursions. Mais la voix de l'expérience les incita à aller s'établir plus à l'ouest, sur le plateau de la Kafue. Comme dans le cas des Kwena, au pays des Tswana, le triomphe de Sebetwane sur les Lozi fut facilité par la guerre civile qui faisait rage dans ce royaume, par suite d'un litige de succession. Sebetwane se rendit maître de la plupart des Lozi, à l'exception d'un petit groupe qui s'enfuit en exil, sous la conduite de quelques membres de la famille royale[98].

Ayant réussi à se débarrasser de la menace des Ndebele, Sebetwane se mit en devoir de consolider son nouveau royaume. Les prouesses militaires dont il avait fait preuve en repoussant les invasions des Nguni, et en particulier celles des Ndebele, avaient énormément accru son prestige ; aux yeux de nombreuses communautés de la région, il faisait désormais figure de chef qui méritait qu'on le suive.

Le règne de Sebetwane apporta la prospérité à l'État kololo. Sebetwane prit en main avec imagination et vigueur la tâche d'édification de l'unité nationale. Il montra le chemin de l'unité en choisissant des épouses parmi les Lozi et d'autres peuples conquis, et en encourageant ses proches compagnons kololo à en faire autant. Sebetwane aimait à répéter que tous les sujets de son royaume étaient les enfants du roi. Il maintint dans leurs fonctions de nombreux chefs lozi, et il remplaça les princes qui s'étaient enfuis par des fonctionnaires lozi. Quelques chefs lozi furent cooptés dans le conseil de Sebetwane, qui les consultait régulièrement[99].

Sebetwane n'imposa l'initiation par groupes d'âge ni aux Lozi ni aux autres peuples qu'il avait conquis. En revanche, il veilla à ce que la langue kololo soit parlée dans tout son royaume. Il respecta le système politique lozi et ne le remplaça pas, mais lui permit, autant que possible, de coexister avec le nouveau système kololo jusqu'à ce que les deux, en s'interpénétrant, finissent par fusionner. Néanmoins, sur le plan politique et social, les Kololo constituaient l'aristocratie régnante. Sebetwane inaugura un système original d'administration locale, dans lequel les villages étaient regroupés dans le cadre de « provinces » ou, au minimum, de « districts ». Des fonctionnaires kololo étaient placés à la tête de ces unités administratives et chargés, entre autres devoirs, de la collecte du tribut parmi les sujets du roi. Ce dernier s'en appropriait une partie et distribuait le reste. Dans chaque

97. J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 119.
98. *Ibid.*, p. 121.
99. D. E. Needham, 1974.

village, Sebetwane plaça au moins deux familles kololo comme seigneurs de la terre[100].

Contrairement à la tradition et à la religion lozi qui exigeait du roi qu'il vive séparé du peuple, Sebetwane se voulut, quant à lui, accessible à tous ses sujets, quel que fût leur statut social, politique ou économique. De la sorte, non seulement il apparut bel et bien comme le père de tout son peuple, mais il changea en outre fondamentalement le caractère de la monarchie lozi. À sa mort, en juillet 1851, la plupart de ses sujets, y compris les Lozi, en étaient venus à se considérer comme des Kololo. Sekeletu lui succéda sur le trône.

Les membres de la famille royale Lozi qui, comme Masiku et Sipopa, s'étaient enfuis en amont de la rivière Leambye au moment où Sebetwane avait conquis l'État lozi se bornaient à maintenir là une sorte de gouvernement en exil en faisant de leur mieux pour entretenir la flamme du « nationalisme » lozi. Le joug implacable du règne de Sekeletu eut cependant pour effet d'attiser le feu qui couvait sous la cendre et de le transformer bientôt en un furieux brasier. Sa mort, en 1864, et la cruauté encore plus grande de ses successeurs donnèrent le signal de la rébellion des Lozi. Sipopa prit, pour marcher contre les Kololo, la tête d'une armée dont de nombreux habitants de la plaine et du plateau Toka vinrent grossir les rangs. Les Kololo furent vaincus et leur domination jetée à bas. Ce fut la restauration de la dynastie lozi[101].

Au cours de ses voyages jusqu'en Angola et de sa descente du Zambèze, Livingstone avait recruté des porteurs kololo. Quand, en 1860, il repassa par leur pays natal, il les ramenait pour la plupart avec lui, à l'exception d'une quinzaine qu'il avait laissés dans la vallée du Shire, où ils s'étaient mariés et désiraient construire leur foyer. Ces jeunes hommes possédaient des fusils; ils avaient aussi acquis une grande expérience des méthodes d'organisation militaire et politique des Kololo, et ils se montraient en général très fiers des réussites de l'État kololo. Ils organisèrent les peuples manganja de la vallée du Shire en plusieurs villages palissades dont ils s'instituèrent les chefs. À cette époque, les Manganja étaient victimes de razzias cruelles et dévastatrices de la part de marchands d'esclaves. Ces chefferies kololo défendirent les Manganja contre les trafiquants d'esclaves nguni, yao et portugais. Plus tard, les villages furent groupés en deux royaumes dont les souverains étaient Molokwa et Kasisi, les plus capables de ces chefs. Ceux-ci mirent en place d'autres chefs kololo aux points stratégiques de la vallée. Ils firent bon accueil à la mission de Livingstone et coopérèrent avec elle. Les Kololo finirent par entretenir des relations cordiales avec les Yao; mais les Nguni continuèrent à leur créer des difficultés. Ces chefs kololo de la vallée du Shire conservèrent leur influence, en dépit des violents harcèlements des Nguni, jusqu'au moment où eut lieu la partition coloniale, dans les années 1890.

100. *Ibid.*
101. J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 124.

Les États nguni transzambéziens

Après la défaite des Ndwandwe à la bataille de Mhlatuze, les éclats de cette confédération furent dispersés dans toutes les directions. Zwangendaba et Nqaba (Nxaba) conduisirent les Nguni qui les suivaient dans le sud du Mozambique, non loin de la baie de Delagoa, où Soshangane les avait précédés et était en train d'établir son royaume. Au terme d'une lutte à trois pour la suprématie, Soshangane prit successivement l'avantage sur Zwangendaba et sur Nqaba, les forçant à quitter la région. Puis il consolida l'organisation de son royaume aux dépens des autochtones tsonga.

Zwangendaba, suivi de ses Nguni-Jere, traversa le Limpopo et s'enfonça en pays rozwi, s'attaquant à la plupart des États shona de la région et détruisant au passage l'Empire changamire. Non loin de l'emplacement actuel de Bulawayo, à Thaba Zika Mambo, les régiments de Zwangendaba prirent à partie l'armée rozwi, la défirent au combat et tuèrent le dernier des Mambo, Chirisamhuru. Zwangendaba entraîna alors ses régiments de l'autre côté du Zambèze, en pays nsenga. Ils traversèrent le fleuve près de Zumbo le 20 novembre 1835[102].

Progressant vers le nord, à l'ouest du lac Malawi, les Nguni de Zwangendaba livrèrent nombre de batailles contre les communautés chewa et tumbuka, faisant de nombreux prisonniers et séjournant quelques années ici et là, avant de repartir. Ils poursuivirent leur marche vers le nord, jusqu'au moment où ils atteignirent Mapupo sur le plateau de Fipa, situé entre l'extrémité nord du lac Malawi et la pointe sud du lac Tanganyika[103]. Les effectifs de leur troupe s'étaient énormément renforcés par l'adjonction des nombreuses recrues que leur avaient fournies tous ceux qu'ils avaient vaincus au cours de leur longue marche.

Après la mort de Zwangendaba, vers 1848, ses Nguni se divisèrent en plusieurs factions qui se lancèrent, chacune de son côté, dans des campagnes d'invasion dirigées contre plusieurs États de la région. Leur théâtre d'opérations s'étendait au nord jusqu'aux berges méridionales du lac Victoria, et à l'est jusqu'à l'océan Indien. À partir du Mozambique, Nqaba emmena ses Nguni-Msene dans la région correspondant à l'actuel Zimbabwe, où, à l'instar des Nguni-Jere qui les y avaient précédés, ils semèrent la confusion et le désordre en guerroyant successivement contre divers groupes de la région. Une brève escarmouche mit aux prises les Jere de Zwangendaba et les Msene de Nqaba. Ces derniers prirent le dessus; après quoi, ils partirent à l'ouest vers le pays des Lozi. Là, ils livrèrent bataille aux Kololo de Sebetwane. Ils furent vaincus et dispersés, et leur chef fut mis à mort[104].

Les Nguni-Maseko, sous la conduite de leur chef Ngwane, émigrèrent eux aussi du Mozambique au Zimbabwe, en franchissant le Zambèze entre Sena et Tete en 1839. Traversant le sud du Malawi et contournant l'extré-

102. R. Gray, 1965; L. Thompson, 1969*a*, p. 347; D. R. Hunt, 1931, p. 284.
103. J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 123-124.
104. E. W. Smith, 1956, p. 71.

mité méridionale du lac Malawi, les Maseko pénétrèrent dans le sud-est tanzanien. C'est là, dans le district de Songea, qu'ils fondèrent un puissant État dirigé par Mputa, le successeur de Ngwane[105].

Conclusion

Rétrospectivement, le Mfecane apparaît clairement comme le résultat de changements sociopolitiques radicaux intervenus dans la plupart des États nguni du Nord. Il fut déclenché par la conjonction d'une explosion démographique et d'une pénurie de terres, ainsi que par des mutations phyto-clima-tiques qui rompirent le délicat équilibre écologique existant entre les pâturages de *sweetveld* et de *sourveld*, auxquels par ailleurs une population humaine et des troupeaux de bovins en constante augmentation imposaient une charge croissante. Cette situation critique fut, semble-t-il, exacerbée par la sécheresse Madlathule, qui porta sans doute à son paroxysme la lutte intense que se livraient les habitants de la région pour des ressources en diminution rapide. Certains indices paraissent en outre indiquer que le commerce naissant de marchandises importées par la baie de Delagoa joua en l'occurrence un rôle en suscitant des rivalités qui furent peut-être d'un plus grand poids que les historiens n'ont bien voulu l'admettre jusqu'ici.

Il est néanmoins tout aussi manifeste que les grands changements qui bouleversèrent si puissamment l'organisation politique et militaire de ces États nguni procédèrent d'un dynamisme purement interne. La révolution zulu ne fut certainement pas le résultat de la transplantation ou de l'adaptation en bloc, à des conditions locales, d'idées empruntées à l'extérieur. Mais les États zulu de la génération suivante — Swazi, Gaza, Ndebele, et les divers royaumes nguni — présentaient tous les mêmes caractéristiques essentielles, qui étaient celles de l'organisation révolutionnaire de l'État zulu — à savoir une formidable machine de guerre basée sur le système des régiments constitués par classes d'âge. Dans tous ces nouveaux États, le système régimentaire devint l'institution centrale ou principale utilisée pour souder des entités ethniques disparates.

Les royaumes de type sotho, comme celui de Moshoeshoe et, à un moindre degré, celui de Sebetwane, tout en maintenant la circoncision par classes d'âge au sein des groupes fondateurs ou de leur noyau originel, n'élargirent pas le système et ne l'imposèrent pas aux communautés nouvellement incorporées en vue de cimenter l'unité de l'État-nation. Ils s'en remirent manifestement davantage à des procédés tels que les mariages diplomatiques ou à un encadrement de type proconsulaire (assuré soit par les chefs traditionnels des États incorporés, soit par des membres des familles royales conquérantes) qui permettait de maintenir une autonomie locale considérable et faisait une

105. J. D. Omer-Cooper, 1966, p. 73.

large place aux mécanismes de consultation, tant individuelle et directe que par l'intermédiaire d'un conseil.

La révolution du Mfecane donna naissance à de nouveaux États dans le sud, le centre et l'est de l'Afrique. Le royaume zulu émergea des cendres des confédérations mthethwa et ndwandwe, ainsi que des débris de nombreuses chefferies nguni pré-Mfecane de la région Zululand-Natal. Le royaume zulu survit aujourd'hui, en tant que base, tronquée et considérablement réduite, de l'un des bantoustans d'Afrique du Sud. Les royaumes du Swaziland et du Lesotho, issus des entités précoloniales créées respectivement par Sobhuza et Moshoeshoe, ont survécu jusqu'à nos jours. Îlots de salubrité dans une mer de racisme érigé en système, ils sont aujourd'hui des membres respectés de la communauté internationale. Le royaume ndebele de Mzilikazi n'a subsisté que l'espace d'un demi-siècle, avant d'être englouti par la vague de colonisation qui, par l'intermédiaire des compagnies à chartes britanniques, submergea des régions entières de l'Afrique australe et orientale en un puissant mouvement qui constitua l'apogée du colonialisme européen. Le royaume kololo de Sebetwane se révéla n'être guère plus qu'une création personnelle qui se désintégra rapidement entre les mains de successeurs de moindre envergure. Il ne devait pas survivre longtemps à la mort de son fondateur.

Si le Mfecane fit surgir de nouveaux États, il entraîna aussi la disparition d'une foule de petits royaumes; temporairement seulement pour certains d'entre eux (comme l'État tawana de Moremi I^cr^ et le royaume luyi [lozi]), à tout jamais pour d'autres comme les royaumes hlubi, ngwane, mthethwa, ndwandwe, zizi bhele, et bien d'autres encore. Des États et des chefferies furent réduits en miettes et considérablement affaiblis par le Mfecane. Ce fut en particulier le cas des États tswana. Un petit nombre d'États localisés au cœur de la zone de turbulence du Mfecane sortirent indemnes de la tourmente, et même, pourrait-on dire, renforcés, comme par exemple ceux des Pedi, des Tlaping et des Tlharo.

Il paraît possible de diviser les États du Mfecane en plusieurs catégories. Il y eut les États au militarisme offensif de caractère agressif, dont les royaumes zulu, ndebele et gaza semblent pouvoir être considérés comme représentatifs. Les divers États nguni de la région transzambézienne peuvent également être rangés dans cette catégorie. Ces États, qui utilisaient l'appareil militaire pour conquérir et soumettre les autres, tendaient aussi à faire usage de l'épée ou du fusil pour garantir l'allégeance des États soumis. Leur politique expansionniste ou impérialiste exigeait qu'ils entretiennent sur le pied de guerre des armées professionnelles ou semi-professionnelles, cantonnées dans des « casernes » ou des villages de garnison. Les régiments devaient partir régulièrement en expéditions pour collecter le tribut ou les taxes dans les régions périphériques du royaume. Ces armées étaient formées à partir des régiments constitués par classes d'âge qui, dans le cas des Zulu et des Ndebele, représentaient le principal instrument de l'intégration des jeunes gens des peuples soumis. L'État gaza, quant à lui, incorporait aussi les jeunes des territoires conquis, mais dans des régiments distincts de ceux des jeunes nguni, même si leurs commandants étaient recrutés parmi le groupe

des conquérants. L'institution régimentaire ne contribua donc pas, dans l'État gaza, à l'unification nationale. Du fait de la discrimination flagrante dont ils étaient victimes, les « ba-Tshangane » (nom donné aux Tsonga soumis) ne furent pas assimilés dans l'État gaza. Ce facteur, plus que tout autre, explique la fragilité des conquêtes sur lesquelles reposait l'État gaza et permet de comprendre comment il s'écroula finalement sous les coups des Portugais. Les États formés de territoires conquis tendaient à avoir des administrations composées de roturiers et de militaires, plutôt que de membres des familles royales. Dans l'État ndebele, les commandants de régiment étaient non seulement responsables de ce dernier mais, avec une des épouses de Mzilikazi, représentaient le roi dans leur ville de garnison.

Parmi les États du Mfecane qui édifièrent des nations de caractère défensif, on peut citer les royaumes du Lesotho, celui des Swazi et, dans une certaine mesure, celui des Kololo. Dans ces États, l'initiation par groupes d'âge était pratiquée, mais non exploitée comme instrument d'incorporation des jeunes des communautés conquises. Ces États n'étaient pas fondamentalement militaristes ou expansionnistes. Lorsqu'ils entreprenaient des campagnes militaires, c'était soit pour se défendre, soit poussés par la nécessité de définir ou de délimiter leurs frontières géographiques, ou de se procurer du bétail. Les fondateurs de ces États attachèrent la plus grande importance à l'établissement de positions solides et faciles à défendre. Moshoeshoe construisit sa capitale sur une montagne tabulaire (*ghobosheane*), Sobhuza établit la sienne dans une région montagneuse inaccessible et Sebetwane choisit la plaine marécageuse de la Kafue, avec ses îles dangereuses dont l'approche se révéla si désastreuse pour les ennemis non avertis.

Ces royaumes défensifs n'avaient pas d'armées sur pied de guerre. L'initiation des classes d'âge servait à former des unités militaires en temps de guerre. Les rois n'hésitaient pas à prendre des épouses parmi leurs sujets pour forger des liens plus étroits, en particulier avec les familles prédominantes, à la fois dans le groupe fondateur et parmi les communautés nouvellement incorporées. Des têtes de bétail étaient prêtées (système *mafisa*) à des sujets, ou même à des chefferies entières que l'on voulait favoriser. Pour ménager la susceptibilité des éléments disparates qui le composaient, l'État les consultait fréquemment et leur laissait une large marge d'autonomie locale. Ces États attirèrent aussi des missionnaires et firent de grands efforts pour se procurer des fusils et des munitions à des fins défensives. Même les États conquérants finirent par admettre chez eux des missionnaires.

Dans tous ces États du Mfecane, le lien de parenté était la matrice sociale sur la base de laquelle se forgeait en définitive l'État. Ainsi en allait-il aussi de l'institution de la royauté. Tant les États conquérants que les États défensifs exploitèrent la cérémonie des prémices comme un rituel servant à renforcer la monarchie. Mais l'évolution du système étatique africain, pendant le Mfecane, réduisit progressivement l'importance des liens de parenté au bénéfice des notions de service, de fonctionnalisme et de territorialité. Certains États, comme celui des Kololo, tenaient à ce qu'une même langue soit parlée dans l'ensemble du royaume. D'autres, comme l'État ndebele, n'imposaient pas de langue, mais la faculté d'expression dans la langue des chefs pouvait être

la clef ouvrant l'accès au pouvoir. Même après que le royaume kololo eut officiellement cessé d'exister, la langue et la culture des Kololo demeurèrent. De même, dans l'État ndebele, beaucoup de Kalanga et de Shona devinrent des Ndebele acculturés.

Il faut noter, enfin, que les nombreuses guerres de la période du Mfecane réduisirent considérablement le nombre des populations africaines, en particulier dans les régions du Natal et de l'État libre d'Orange. En un sens, le Mfecane a affaibli beaucoup d'États africains et réduit leur capacité de faire face ou de résister à un second Mfecane plus destructeur encore que le premier, celui que déclenchèrent les fermiers boers, empiétant désormais impunément sur les territoires africains pour s'emparer non seulement des terres, mais aussi du bétail et des enfants.

Le Mfecane eut en outre pour effet une redistribution des populations en Afrique australe. Il provoqua de fortes concentrations en certains lieux, laissant ailleurs des « espaces vides ». Il engendra également une pléiade de chefs remarquables, tels que Chaka, Mzilikazi, Sobhuza, Zwangendaba et Sebetwane. Comme l'a observé à juste titre Omer-Cooper, ces hommes « firent preuve non seulement de courage, de qualités de chef et de talent militaire, mais encore d'une capacité de pensée et d'action originales, de l'aptitude à imaginer ou adopter des institutions et des techniques nouvelles pour résoudre des problèmes nouveaux; qualités qui leur conféraient une stature d'hommes d'État capables de s'élever au-dessus d'une vision tribale étroite. Ils prouvèrent que les Bantu étaient capables de se montrer à la hauteur des circonstances, et que l'éducation tribale traditionnelle avait un effet beaucoup moins paralysant sur le développement de la personnalité humaine que ne l'ont supposé certains »[106].

106. *Ibid.*, p. 180.